CIFF.WIFF

décembre 1965

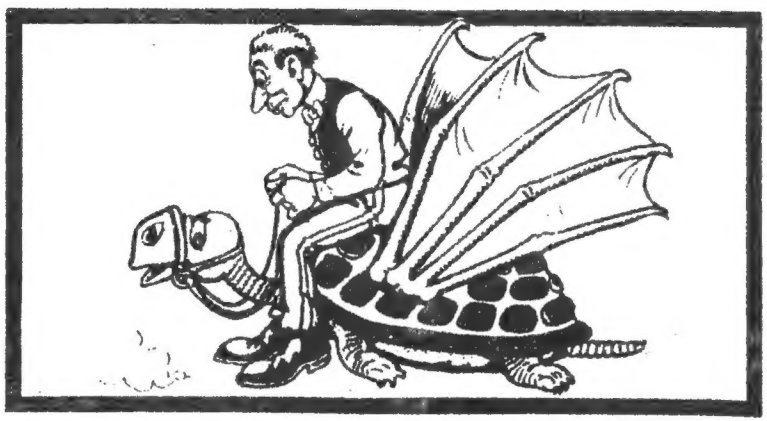
nº 16

******* bulletin trimestriel du *******

CENTRE D'ÉTUDE DES LITTÉRATURES D'EXPRESSION GRAPHIQUE

dans ce numéro :

10 F.



G I F F - W I F F
Revue Trimestrielle publiée par le
CENTRE d'ETUDE des LITTERATURES d'EXPRESSION GRAPHIQUE

SOMMAIRE DU N° 16 : DECEMBRE 1965

			Pages
Francis LACASSIN	:	LUCKY LUKE à l'Université	3
MORRIS	:	Profession : Dessinateur	5
Jacques LOB	:	Au Pays des Comics	17
Patrice GAUTHIER	:	NADAL l'Ironique Imagier	23
Jacques SADOUL	:	L'ART DU COMIC BOOK : II - "All Star Comics"	28
Claude BEYLIE	:	Les Chevaliers aux "Ballons" Flamboyants	36
		Un document japonais : Une Bande Dessinée de l'Epoque "MEIGI"	40
F. LACASSIN A. TERCINET	:	ACTUALITES DES BANDES DESSINEES	41
		Jacques SICLIER : Le Sapeur Camember à la TV	43

*o*o*o*o*o*o*

Directeur : Francis LACASSIN
Rédacteur en Chef : Jean-Claude ROMER
Comité de Rédaction : Francis LACASSIN, Alain RESNAIS, Jean-Claude ROMER, Alain TERCINET, Bernard TROUT
Maquettes de : Alain TERCINET

La reproduction des textes et illustrations contenus dans le GIFF-WIFF est strictement interdite, sauf accords.

CENTRE D'ETUDE DES LITTERATURES D'EXPRESSION GRAPHIQUE (C.E.L.E.G.)
(Club des Bandes Dessinées)
Association à Caractère non lucratif, régie par la loi du 1er juillet 1901 - Fondée le 29 mars 1962 (Journal Officiel des 8 avril 1962 et 6 décembre 1964)
Bureaux et Correspondance : 6, rue Gager-Gabillot. Paris 15e - C.Ch. Postaux : PARIS 15392 - 24

COMITE DE PARRAINAGE

MM. Jean ADHEMAR, Conservateur en Chef du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale; Jean CHAPELLE, Président du Syndicat National des Publications destinées à la Jeunesse; Charles COUTELIER, Directeur des Editions Mondiales; Federico FELLINI, Cinéaste; Enrico FULCHIGNONI, de l'Université de Rome; René GOSCINNY, Président de l'Association des Professionnels de la Bande Dessinée; Pierre LAZAREFF, Directeur Général de FRANCE-SOIR; Jacques LEDOUX, Conservateur de la Cinémathèque Royale de Belgique; François LE LIONNAIS, Conseiller Scientifique de l'O.R.T.F., Président de l'Association des Ecrivains Scientifiques; Edgar MORIN, Sociologue; Paul WINKLER, Directeur Général de l'Agence Opera Mundi; Marcel BRION, de l'Académie Française; Armand BIGLE, Administrateur de la Sté Walt Disney Productions; Gérald GAUTHIER, Secrétaire Général d'Opera Mundi.

—===—

CONSEIL d' ADMINISTRATION

Président : Francis LACASSIN
Vice-Présidents : Alain RESNAIS et Evelyne SULLEROT
Secrétaire Général : Bernard TROUT - Trésorier : Claude BETAZ
Direction Artistique et Rééditions : Nicole TERCINET - Diapositives : Pierre ZUCCA
Délégué aux Traductions : Michel CAEN - Bulletin : Jean-Claude ROMER
Délégué aux manifestations : Henry LANGE - Délégué aux Expositions : Jacques LOB
Membres conseillers : Jacques CHAMPREUX, Alain DOREMIEUX, Alain NIVELEAU, Delphine SEYRIG

DELEGUES GENERAUX A L'ETRANGER

ALLEMAGNE : P.M. LADIGES (Baden-Baden) - BELGIQUE : Pierre VAN KEER (Bruxelles) -
ESPAGNE : Luis GASCA (San Sebastian) - ITALIE : Romano CALISI (Rome) -
MEXIQUE : Alexandro JODOROWSKI (Mexico) - SUEDE : Jean-Pierre FAVREAU (Stockholm) -
SUISSE : Pierre STRINATI (Genève) - TAHITI : Jean-Claude CELAHY (Papeete) -
U.S.A. : Lee FALK (New-York) - YOUGOSLAVIE : Ranko MUNITIC (Zagreb).-

DELEGUES AUX GROUPES D'ETUDE

DICK TRACY : Alain RESNAIS
MANDRAKE : Jean WAGNER
SUPERMAN et RECHERCHES CINEMATOGRAPHIQUES : Jean-Claude ROMER
TINTIN et PREHISTOIRE DES B.D. : Remo FORLANI
POPEYE et PILOU-PILOU : Jean-Claude FOREST
CAMI : Michel LACLOS
ALEX RAYMOND : Pierre STRINATI
TARZAN : Steve PARISOT
LUCKY LUKE : Yves BOISSET
LES PIEDS NICKELES : Pierre BOILEAU et Thomas NARCEJAC
S.F. et B.D. : Guy C.BONNEMAISON
RED RYDER : Alain TERCINET
PSYCHO-PATHOLOGIE DES B.D. : Michel CAEN
PSYCHO-SOCIOLOGIE DES B.D. : Evelyne SULLEROT
AGENT SECRET X 9 : Claude BEYLIE
PIM PAM POUM : Pierre VAN KEER
PRINCE VAILLANT : Janine BARREYRE

"Si je poursuis ma carrière au cinéma, a dit le champion Gottvallès, qu'on ne me parle plus de jouer les supermen et autres Tarzan. Mon grand désir ? incarner un personnage tel que celui du "Docteur Kildare" des bandes dessinées : ça c'est un homme !"

CINEMONDE nº 1617 du 14 Sept.1965.

"Alain Robbe-Grillet a terminé son cinquième roman, "La Maison de Rendez-vous". L'action se passe à Hong-Kong dans un établissement dont la principale activité est la traite des blanches. Alain Robbe-Grillet en dit "J'ai voulu écrire quelque chose dans le genre bandes dessinées".

L'EXPRESS nº 744 du 20 Sept.1965.

Lucky LUKE

à l'université

Jean Christophe Averty déclare au NOUVEL OBSERVATEUR (nº 45 du 22 Septembre 1965) à propos de sa mise en scène de UBU ROI de Jarry pour la T.V. : "J'ai utilisé les techniques des bandes dessinées et des films d'animation et aussi celle des photo-montages, qui permettent de donner à une seule photo, par inclusion d'autres photos plus petites, une valeur de représentation synthétique."

* * *

Depuis que notre association a été fondée voici presque quatre ans, bien des préjugés dont souffraient les bandes dessinées ont été levés. Articles, interviews, études, vernissages, rééditions, conférences, débats, tribunes, expositions de tous côtés se répandent. Le sillon ouvert au Printemps 1962 s'est élargi jusqu'à devenir une route sur laquelle certains se précipitent dans la crainte d'arriver les derniers.

Après avoir subi l'an dernier les assauts successifs de la corruption, de la calomnie et du chantage, il nous faut maintenant subir ceux de la mode. Il est vraiment impossible de douter de notre réussite !

Désormais le mouvement est renversé. Fini le temps où l'on n'osait plus avouer son intérêt pour les bandes dessinées. Aujourd'hui les gens à qui elles inspirent du mépris n'osent plus l'avouer en public. Ils s'en cachent honteusement.

Les bandes dessinées sont même invoquées à tous propos et hors de propos. Tant de gens se réclament d'elles et pour des motifs si souvent contradictoires qu'il devient difficile de définir ce nouveau moyen d'expression. Félicitons-nous qu'elles inspirent de plus en plus les créateurs des genres voisins ou qu'elles offrent de nouveaux champs d'investigation aux chercheurs. Mais gardons-nous d'en approuver tous les excès.

Déjà l'engouement déchaîné qui s'empare des bandes dessinées suscite d'inévitables réactions. Ainsi Resnais à demi sérieux peut-il s'écrier que si la mode s'amplifie, il nous faudra trouver d'autres distractions. Ainsi une inquiétude s'empare-t-elle des auteurs et dessinateurs et même de leurs lecteurs les plus attentifs.

Cette inquiétude, Morris l'a exprimée lors d'une conférence dont on trouvera le texte dans ce même numéro, et qu'il a prononcée le 27 octobre dans les locaux de l'Université de Bruxelles. Lucky Luke à l'Université,

n'est-ce pas un signe ? Morris a durement malmené les exégètes des bandes dessinées et en particulier ceux qui se distinguèrent au Congrès de Bordighera.

Un humoriste est un personnage redoutable. Il manie une arme plus redoutable que ces révolvers qui indisposent tant les censeurs. Le ridicule est une blessure dont on garde longtemps la cicatrice. Et l'humoriste qui l'inflige est assuré d'une paisible impunité, car il nous a fait rire. L'inquiétude de créateurs de B.D. qui, après avoir failli périr sous les coups de leurs adversaires, craignent d'être étouffés par les embrassades de leurs amis, est certes légitime. Mais qu'un excès de zèle excessif ne les conduise pas vers un pessimisme excessif.

Jusqu'ici, lorsque des psychiatres, des universitaires et des éducateurs se réunissaient pour parler des bandes dessinées, c'était pour faire leur procès. A Bordighera ce fut le contraire ! Au bout du compte, l'enthousiasme maladroit des thuriféraires n'est-il pas préférable à la haine vigilante des pourvoyeurs de bûcher ? D'ailleurs quelques éléments positifs surnagent du déluge de paroles qui s'abattit à Bordighera. J'évoquerai en particulier la défense des onomatopées prise par Evelyne Sullerot et le conseil adressé par le professeur BONGIOANNI (Directeur de l'Institut de Psychologie de Gênes) à ceux qu'offusque la violence dans les bandes dessinées : "Commencez par regarder les monuments qui s'élèvent dans nos cimetières et sur nos places !".

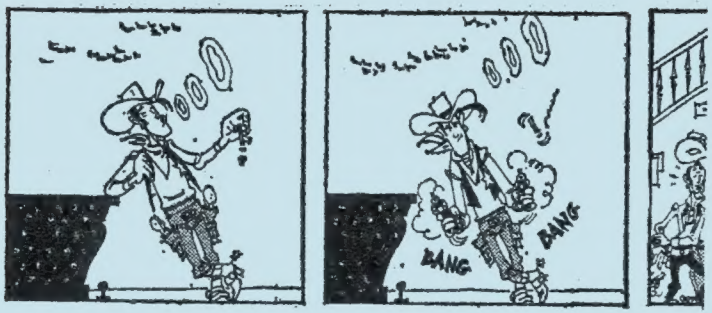
De même qu'on trouve de bonnes et de mauvaises bandes dessinées, il existe aussi de bons et de mauvais exégètes.

Francis LACASSIN.

Le Congrès de Bordighera et l'action du C.E.L.E.G. commencent à porter leurs fruits. Une activité fébrile se manifeste chez les professionnels de l'édition. Après la sortie du premier volume de "Bicot, Président de Club" (8.000 exemplaires vendus en un mois), les Editions Azur préparent pour Mai 1966 "Les Pieds Nickelés s'en vont en Guerre"(1913-1917) et pour Octobre 1966 "Tarzan" dessiné par Hal Foster. Ce même automne verra une autre maison d'édition lancer sur le marché des albums en couleurs, "Brick Bradford". Le premier fascicule des aventures de "Prince Vaillant" (format 24x30) est en vente depuis le 4 Décembre dans tous les kiosques au prix de 1 F. On peut se le procurer à la librairie Le Minotaure ou s'abonner aux Editions des Remparts, 38 rue des Remparts d'Ainay à Lyon. (6 numéros : 5 francs; 12 numéros : 10 francs). Se recommander du C.E.L.E.G.

En Italie, les Editions Garzanti (à qui nous devons le magnifique livre de Caradec "I primi Eroi") présentent 3 albums cartonnés en couleurs : "Félix Mio-Mao" (Félix le Chat), "Braccio di Ferro" (Popeye) et "Bonaventura" (Happy Hooligan). On pourra se procurer ces aventures de la bonne époque à la librairie Le Minotaure, 2 rue des Beaux Arts, Paris 6e, qui prend des souscriptions. Joindre un timbre pour la réponse et se recommander du C.E.L.E.G. La "Comic Art" que dirigent nos amis Trinchero et Traini, prépare le deuxième volume de "Alley Oop, l'homme des cavernes". Nous diffuserons prochainement cet ouvrage ainsi que le nº 1 des "Cahiers de Communication de Masse" qui vient de paraître à Rome par les soins de notre ami Romano Calisi. Ce premier numéro consacré à "La stampa a fumetti" contient le texte des principales interventions faites au Congrès de Bordighera.

Enfin, chez Brantano's, 37 avenue de l'Opéra, dans la collection des comic-books "Tarzan" de l'éditeur Gold Key, vient de paraître "The return of Tarzan" d'après le second roman de Burroughs, merveilleusement adapté en bandes dessinées par Russ Manning.



profession : ..... DESSINATEUR

PAR MORRIS

LES TROIS BARRIERES

Le dessinateur d'histoires en images éveille l'intérêt de toute une catégorie de gens qui lui posent des questions comme : "Et vous dessinez tout ça vous-même ? A la main ? Dans tous les journaux ?" ou bien : "Mais à part ces petits dessins, qu'est-ce que vous faites dans la vie ?". D'autres vous disent : "Ahah, avouez que vous avez trouvé le filon, vous ! Toute la journée dans vos pantoufles, à dessiner vos petits mickeys, pendant que les autres doivent aller bosser au bureau... Et... ça rapporte bien ?".

On reçoit aussi des jeunes qui vous disent : "Oui, Monsieur, moi aussi, j'ai la vocation du dessin. Déjà tout petit, tenez, dans les marges de mes cahiers..." Il y a pire : les parents qui vous annoncent : "Et vous devriez voir comme le petit dessine bien ! Jojo, montre au monsieur le dessin que tu as fait hier soir, tu sais bien, sur l'envers de l'emballage de la chemise... Peut-être que vous auriez une petite place dans votre journal ?".

Et alors, la question sempiternelle revient : comment devient-on dessinateur ? Certains vous répondront qu'il suffit de n'avoir pas réussi dans un métier sérieux. D'autres estimeront qu'il y a une vocation, une foi, une mystique du dessin et qu'on n'y parvient qu'à force de vastes sacrifices.

En tout cas, pour réussir, le dessinateur débutant devra franchir trois barrières. Nous allons les examiner à tour de rôle.

Première barrière : l'éditeur. Il est difficile de donner une recette qui permette à coup sûr de faire admettre une histoire en images à un éditeur. Tous souhaitent avant tout que la série qu'on leur présente soit un succès commercial. Malheureusement, ils ne sont d'accord qu'après coup pour déterminer de ce qui est commercial. "La série de Machin a beaucoup de succès... Voilà ce qu'il me faudrait dans mon journal !". L'ennui aussi, c'est que les éditeurs ont souvent des goûts très personnels. Un grand éditeur belge demandait qu'il y ait beaucoup de rouge dans les dessins, parce qu'il estimait que le rouge est publicitaire. Et c'est pourquoi on a pu voir dans son journal un nombre incroyable de pages cramoisies. Un autre n'aime pas la Science-Fiction; montrez-lui des fusées et des Martiens, et vous êtes sûr qu'il vous refusera votre histoire. La psychologie des éditeurs est donc une matière très complexe sur laquelle je ne veux pas m'étendre plus longtemps. On ne sait jamais, il pourrait bien y en avoir dans la salle.

Deuxième barrière que le débutant doit franchir : la censure. Tout comme celui qui a déclaré que la guerre est une chose trop sérieuse pour être laissée aux mains des généraux, le gouvernement français a estimé que les B.D. étaient chose trop sérieuse pour être laissée aux mains des auteurs et des éditeurs. De là cette censure qui est en vigueur depuis 1949 et dont la responsabilité a été confiée à la Commission de Surveillance et de Contrôle des Publications destinées à

l'Enfance et à l'Adolescence.

Cette Commission, à laquelle les éditeurs et les dessinateurs ont donné le gentil surnom de Censure, a les pleins pouvoirs sur tout ce qui touche à l'édition enfantine en France. Elle peut faire supprimer des magazines qui à ses yeux renferment trop de violence et pas assez de beaux sentiments. Elle ne se prive pas d'envoyer des avertissements aux éditeurs coupables de fautes de goût. Et elle aimerait que ses pouvoirs soient étendus à l'ensemble de la presse, car enfin, les affiches sur les murs et les quotidiens de Papa, un enfant peut les lire aussi et en ressentir parfois les effets traumatisants.

Nous demander ce que nous pensons de cette censure, c'est à peu près demander à un écolier ce qu'il pense de M. le Préfet ou de M. le Surveillant. Ce sujet me rappelle toujours la réflexion de je ne sais plus quel humoriste : "Ce qu'il y a de gênant, dit-il, pour les gens dont c'est le métier de faire rire, c'est que la moitié du monde dans lequel nous vivons n'est pas drôle, et que l'autre moitié, on ne peut pas en parler !".

Il n'existe aucune forme d'expression, je crois, où les tabous sont aussi nombreux et aussi draconiens que dans les B.D.

Les B.D. sont un art de création, comme le Cinéma, le Théâtre, la Littérature. Mais, comparés aux B.D., il y a dans toutes ces autres formes d'expression presque autant de liberté d'expression que sur les murs intérieurs d'une vespasienne.

- Il y aurait beaucoup à dire sur l'opportunité d'inclure dans cette Commission de Surveillance, des éditeurs, de leur donner le droit de juger la publication de leurs concurrents directs sur le marché et de leur donner le droit de vie ou de mort sur ces publications concurrentes.

- On peut aussi se demander de quel droit cette Commission donne, comme elle le fait, des appréciations d'ordre esthétique sur les publications qu'elle examine au lieu de se limiter à leur seul aspect moral.

- On peut se demander de quel droit cette Commission se déclare, comme elle le fait, hostile aux bandes humoristiques, sous prétexte que les bandes humoristiques donnent à la jeunesse un tableau déformé et caricatural de la réalité.

Mais tout cela nous mènerait trop loin.

Pour franchir les barrières de cette Commission, une publication enfantine ou adolescente ne doit comporter aucune illustration, aucun récit, aucune chronique, aucune rubrique, aucune insertion présentant sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes qualifiés crimes ou délits de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse, ou à inspirer ou entretenir des préjugés ethniques.

Rien que de très louable dans tout cela, et on conçoit mal des parents confiant à leurs petits les oeuvres complètes du Marquis de Sade. Malheureusement, cette Commission est composée de gens qui ne sont pas infaillibles, et qui préfèrent un excès de sévérité plutôt qu'une trop grande largesse. Après tout, ils doivent bien justifier leurs fonctions. Et chaque histoire en images peut se trouver un jour sous le coup d'un interdit. Par exemple, la première page de l'album Billy the Kid a dû être supprimée parce qu'on y voyait un nourrisson qui préférait sucer un six-coups plutôt qu'une tétine. Il s'agissait là d'un mauvais exemple donné à la jeunesse et on risquait de voir tous les bébés de France réclamer un Colt pour leur petit déjeuner.

Dans une petite brochure diffusée par la Commission, il est question d'un jeune garçon qui s'est blessé en sautant d'une fenêtre du premier étage parce qu'il avait lu des histoires où les héros accomplissaient maintes fois cet exploit sans se faire de mal. Il faut donc éviter d'encourager l'instinct d'imitation dont témoignent les enfants et interdire à la vente aux mineurs l'histoire du Petit Poucet, où on fait des pas de sept lieues et où l'on mange de la chair fraîche.

En outre, la Commission s'occupe parfois de former le goût de la jeunesse. A ses débuts, le marsupilami était considéré comme très nocif parce qu'il s'agissait d'une créature absurde et imaginaire qui poussait des cris inarticulés. Et les délicieux Boule et Bill de Roba ont eu des tas d'ennuis parce que leurs histoires se déroulaient dans un climat extrêmement antipédagogique.

Roba a même été accusé de cruauté envers les animaux, accusation assez incroyable pour tous ceux qui connaissent l'amour de Roba pour les bêtes et pour tout ce qui respire, que ce soit des chiens, des enfants ou même des membres d'un Comité de Surveillance des Publications destinées à la Jeunesse.

Bien sûr, il ne devrait pas y avoir de raison pour qu'un dessinateur belge se préoccupe d'un organisme sévissant dans un autre pays. Mais plus des deux tiers de la production belge d'histoires en images sont diffusés en France, et d'autre part, alors que pour la production française les décisions de la Commission s'appliquent à posteriori, après que l'histoire ait été diffusée ou vendue, pour les non-Français il faut se soumettre à une vérification à priori : un livre ou un magazine étranger ne peuvent être répandus dans la jeunesse française qu'après avoir reçu une sorte de visa d'approbation.

L'auteur débutant devra donc mettre tout en oeuvre pour satisfaire la Commission. Les tortures seront remplacées par des menaces anodines, les armes à feu par des lance-pierres (ou des canons : si la Commission bannit en général les revolvers des images, elle admet par contre les obusiers ou les bombes atomiques), les femmes dans les scènes de viol seront remplacées par des hommes et les déshabillés suggestifs seront remplacés par des combinaisons de scaphandriers.

Et après avoir franchi cette seconde barrière, il en aura encore une à franchir : celle de l'acceptation du public. Là, la recette est simple : il lui suffira de réaliser une bonne histoire. Pour la définition d'une bonne histoire, reportez-vous à celle qui vous plaît le plus dans votre magazine favori.

L'auteur aura le choix entre deux grandes catégories de séries dessinées : le sérieux, dit "réaliste", où le lecteur est censé croire que ça se passe réellement, avec un héros sans peur et sans reproche qui affronte mille dangers dont il se sort avec une adresse effarante : Buck Danny, Timour, Michel Vaillant, Jari, le Démon des Caraïbes ou Fort Navajo. Dans cette catégorie, un éléphant africain sera un éléphant africain et un bombardier B-17 sera vraiment un bombardier B-17 avec toutes ses caractéristiques; jamais l'auteur ne pourra faire surgir du fond de la forêt un marsupilami. L'autre catégorie, c'est le comique, avec Gaston, la Rimambelle, Mickey, Modeste et Pompon, Achille Talon ou Astérix. La liste n'est nullement limitative, mais on ne peut pas les citer tous.

Il faut qu'à la fin de chaque page - et, d'après certains puristes, à la fin de chacune des bandes qui composent une page - on se demande ce qui va se passer. C'est ce qu'on appelle la chute, ou suspense, ou suspens. On voit fréquemment, dans certains journaux, de "faux suspenses" : à la dernière case de la page 23, le héros s'exclame "Oh !" en donnant les marques du désarroi le plus complet. Et à la première case de la planche 24, ce même héros poursuit : "Oh ! Quelle surprise, je viens de casser mon lacet !". A mon avis, ce faux suspense est une escroquerie qui finit par mécontenter le lecteur.

Une histoire en images doit être construite comme un roman d'avant la nouvelle vague ou une pièce de théâtre d'avant les "happenings". C'est-à-dire que le début de l'histoire doit exposer l'action, le milieu doit voir l'action croître jusqu'à son paroxysme, et la fin doit tout résoudre. Bien entendu, les trois parties ne doivent pas être d'égale longueur, et le gros morceau doit être celui du milieu. Il faut toutefois éviter une finale trop succincte. Certains récits se terminent d'une façon exagérément rapide, et l'on pourrait croire que l'auteur en a brusquement eu assez de son histoire.

Le démarrage doit présenter le héros, même si ce n'est pas sa première série, et montrer son caractère ainsi que celui des personnages qui interviendront au cours du récit. Il n'en faut pas trop peu, mais il n'en faut pas trop, et le démarrage trop lent d'une aventure condamne celle-ci sans appel auprès du lecteur.

Il importe qu'on voie le personnage principal dans chaque planche ou, à la rigueur, dans chaque double page si le récit est appelé à paraître à raison de deux pages par semaine. Lorsque l'action se déroule loin de lui, il faut qu'une case au moins le montre, même s'il est à ce moment ligoté et bâilloné dans une cave obscure et pleine d'eau, et chloroformé de surcroît (on se chloroforme beaucoup dans les bandes dessinées).

Mais il est des gens qui ont de l'idée et ne savent pas dessiner. Ceux-là peuvent se diriger avec fruit vers la profession de scénariste. Le scénariste peut travailler en collaboration directe avec le dessinateur, et ils construisent à deux une histoire qui tient debout, ou il peut fournir tout un livret que le dessinateur n'a plus qu'à mettre en musique. Bien entendu, le scénariste ne peut jamais demander des choses impossibles, comme de représenter à la fois les deux côtés d'une feuille de journal, ou de reproduire la bataille de Waterloo sur une case de 5cm x 5. Il faut profiter du décor : si une bagarre a lieu dans le Salon Nautique, c'est à coups de gaffe et de bouée que le héros et le méchant doivent régler leurs comptes, et si c'est dans un atelier de construction de locomotives, c'est à coups de traverses de voies ferrées.

Le scénariste consciencieux fournit au dessinateur toute la documentation nécessaire. Si vous ne savez pas comment est fait un chantier naval, allez voir sur place. Ça vous donnera des idées pour votre scénario, et vous pourrez en ramener des photos qui serviront au dessinateur.

Et si le dessinateur a besoin de beaucoup de documents : Une carte-vue de la place de la Concorde ne lui suffira pas si une scène importante doit s'y dérouler. Il lui faudra des photos prises sous plusieurs angles, des détails, des plans éloignés... C'est pourquoi tant d'histoires en images se déroulent dans des pays imaginaires ou dans des forêts, ou encore dans les plaines de l'Ouest. Comme ça, au moins, le scénariste n'a pas à se fouiller...

On peut utiliser plusieurs procédés pour réaliser le découpage d'une histoire en images. En général, les scénaristes inventent toute l'histoire en bloc, avec ses rebondissements principaux, et en tapent un premier résumé qu'on appelle synopsis. Ce synopsis compte de deux à trente pages dactylographiées, suivant la conscience professionnelle et l'âpreté au gain de l'auteur.

René Goscinny (auquel je rappelle ici qu'il y a un excellent bistro pas très loin où il pourra nous offrir à boire après la séance) fournit ses synopsis sous la forme de 44 paragraphes, un par page découpée, et où toute l'histoire est quasi prête à l'emploi. On ajoute un peu d'eau, on tourne, et ça fait un album.

Maurice Tillieux, qui écrit les "Aventures de Gil Jourdan" découpe son synopsis à la façon d'un scénario de film : première séquence, une page et demie, les bandits veulent cambrioler la banque : deuxième séquence, six pages et demie, Gil Jourdan entend une communication téléphonique qui ne lui était pas destinée; 3ème séquence, quatre pages, poursuite en voiture, etc...

Jean-Michel Charlier, l'un des scénaristes les plus prolifiques de tous les temps, écrit les aventures de l'aviateur Buck Danny et de l'aviateur Michel Tanguy, de la Patrouille des Castors et de Jacques Le Gall, de Marc Dacier, de Fort Navajo, et j'en oublie pour gagner du temps, Jean-Michel Charlier écrit ses synopsis à la façon d'un conte ou d'un roman très court. Il y reprend la plupart des événements de l'histoire terminée, mais pas tous. Il en invente d'autres lors du découpage. Et ce qui a commencé comme un résumé de quatre pages devient au bout du compte une série de quatre épisodes de 44 pages où les héros sont allés de coups de théâtre en retournement de situation, d'exclamations effarées ("Non... Ce... Ce n'est pas possible !... Je... Je rêve !") en balbutiements étranglés ("La... La trappe ! Elle s'est refermée derrière moi ! Je... Je suis prisonnier !").

Une fois le synopsis terminé (et accepté par l'éditeur !), on procède au découpage proprement dit. On divise chaque page du récit en un certain nombre de cases, on détermine ce qui se passe dans chacune et on commence à dactylographier.

Colonne de gauche : description de la scène.

Colonne de droite : les dialogues ou ballons.

Il est préférable d'éviter les textes trop longs, qui prennent tant de place dans la case qu'il reste à peine la place suffisante pour dessiner la tête de celui qui parle.

C'est ici que commence le travail de dessin proprement dit.
Une question que l'on me pose quelquefois est celle de savoir dans quelle mesure le dessin doit rester fidèle au scénario. Si l'on s'assure la collaboration d'un scénariste (qui coûte très cher), c'est pour s'en servir. La bonne formule dans ce domaine, c'est de dessiner ce que prévoit le scénario, en s'efforçant d'exprimer l'idée du scénariste aussi clairement et aussi efficacement que possible. Le dessinateur peut y mettre du

PLANCHE I

CALAMITY JANE

sien à condition que cet apport aille dans le même sens que celui du scénariste et souligne la même idée. Autrement dit, il faut que scénariste et dessinateur tapent sur le même clou.

Il y a peu de règles en humour, mais il y en a une, en tous cas, que j'ai toujours trouvée valable aussi bien en B.D. qu'en cartoon : il faut exprimer 1 gag à la fois. Celui qui fait du zèle et essaie d'exprimer trop de gags dans la même image leur enlève par le fait même tout effet comique.

Rien n'indispose plus le scénariste que de s'apercevoir que son scénario n'a pas été suivi, et il a raison. J'ai connu un dessinateur qui était continuellement en avance de 2 ou 3 planches sur le scénariste. Quand le scénariste lui apportait le scénario pour la planche 5, c'était pour s'entendre dire que c'était déjà fait, ainsi que la 6 et la 7... C'était d'autant plus désagréable que ce dessinateur ne respectait pas la trame convenue et faisait tuer des personnages qui devaient survivre jusqu'à la fin de l'histoire. C'est ainsi que dans cet épisode, certains personnages ont été tués 3 fois, 1 fois par une balle de révolver, 1 fois à coups de poignard mexicain et 1 fois à coups de flèches indiennes. Inutile d'ajouter que cette étrange collaboration a été de courte durée...

La collaboration entre un scénariste et un dessinateur est un peu comme un mariage : ça colle ou ça ne colle pas ! Un bon dessinateur joint à un bon scénariste ne donnera pas nécessairement de bons résultats. Il peut y avoir une incompatibilité d'esprit ou une divergence des personnalités donnant des résultats malheureux, un peu comme deux conjoints dont le groupe sangin ou le facteur rhésus serait différent...

Le dessinateur commence par créer les principaux personnages de l'histoire et détermine une fois pour toutes leur aspect physique en les dessinant non seulement sous plusieurs angles, mais aussi dans toute la gamme d'expressions qu'il sera amené à exprimer (voir planche d'illustration 1).

Pour éviter les têtes banales ou trop passe-partout, un bon procédé consiste à s'inspirer de personnes réelles, dont le physique colle bien au caractère des personnages.

Le travail du dessinateur peut se comparer à celui du metteur en scène dans un film, mais il essayera d'exploiter au maximum les ressources propres de la B.D.

Une de ces ressources propres, c'est qu'il peut adapter la dimension des images au sujet à exprimer. D'une image minuscule il peut passer à une image cinémascope, couvrant toute la bande ou même toute une page. Il peut même faire une image cinémascope en sens vertical si le sujet s'y prête.

Il peut aussi donner des impression de panoramiques. Soit le panoramique en profondeur, soit le panoramique latéral. Il y a aussi les vues plongeantes, les contre-plongées et toute une série de mouvements de caméra qui rappellent ceux du cinéma et qu'il faut savoir utiliser à bon escient : il y a des maniaques qui abusent des jeux de caméra.

Une autre ressource précieuse, propre à la B.D., c'est que les mouvements très rapides peuvent être exprimés tout en restant parfaitement clairs. Prenons un exemple :
Ici le personnage tire tellement vite qu'il lâche la bouteille, dégaine, tire, rengaine et rattrappe la bouteille avant qu'elle ait eu le temps de tomber.

Je maintiens que la B.C. exprime plus clairement et plus efficacement un gag comme celui-là que n'importe quelle autre forme d'expression. Même le Dessin Animé ou le cinéma ralenti ne permettra pas au spectateur de s'attarder ainsi à loisir sur ces 3 fractions de seconde qui expriment le geste du personnage.

En B.D., le mouvement joue un rôle très important car on bouge beaucoup dans la B.D. Si, à l'opposé du cinéma, il ne dispose que de dessins fixes, il y a mille astuces pour donner l'impression de mouvement. Des traits parallèles n'ont aucune signification propre. Mais placez-les derrière un personnage ou un objet, et le premier enfant venu vous dira que ce sont les lignes de mouvement. Et remarquez bien : plus les traits sont longs, plus ça va vite. De petits arcs de cercles ponctués de petits nuages indiquent un déplacement par bonds successifs (on bondit beaucoup dans les B.D.).

Pour exprimer le mouvement, en plus des lignes de vitesse, il y a

le choix de l'attitude du personnage. Pour représenter en une seule image un mouvement, quelle phase de ce mouvement faut-il choisir pour avoir le meilleur rendement ? C'est une question qui me passionne depuis longtemps et il faut dire qu'elle est cruciale pour le dessinateur de B.D., étant donné qu'à peu près 50 % de ses dessins comportent 1 ou plusieurs mouvements. C'est d'ailleurs une pierre d'achoppement pour beaucoup de débutants.

Parmi toutes les phases qui constituent un mouvement, le dessinateur doit nécessairement faire un choix puisqu'il n'a droit qu'à 1 dessin (il ne s'agit pas de faire du dessin animé !). C'est là qu'interviendra son sens inné du mouvement qu'il doit posséder, et qui lui permettra de sentir, d'instinct, quelle attitude donnera le mieux.

Mais il y a aussi, je crois, une règle à suivre dans cette question et qui est la suivante : les phases les plus efficaces sont celles où le mouvement est le moins rapide, c'est-à-dire généralement au début ou à la fin du parcours de ce mouvement. Cette règle est aussi d'application en photographie instantanée : En regardant les pages sportives des journaux, des instantanés représentant une phase mouvementée d'un match de foot-ball, par exemple, nous avons tous été frappés par l'inefficacité de certaines de ces photos, où les personnages semblent figés et ne paraissent pas du tout se livrer aux exercices violents que la photo cependant représente.

Cette inefficacité provient du fait que la photo a eu la malchance d'être prise à la fraction de seconde où le personnage atteignait la vitesse maximale de son mouvement, c'est-à-dire à un moment où il était le plus fugace et le moins perceptible à l'oeil nu. (je pourrais m'étendre sur le fondement psychologique de cette règle, mais cela nous mènerait trop loin ici).

Nous pourrions aussi examiner la meilleure façon de s'en tirer dans le cas de deux mouvements qui se combinent sur la même image. Nous constaterions que le dessin est alors quelquefois amené à tricher, pour ainsi dire, et présenter comme simultanées 2 phases qui en réalité ne le sont pas. Par exemple un coup de sonnette précède, logiquement, le réveil d'un 2ème personnage qui ne devrait perdre sa perruque qu'un court instant plus tard, mais cette entorse à la chronique réelle des choses, loin de choquer le lecteur, permet au contraire des effets très amusants. Et ceci nous amène à la constatation qu'une image de B.D. ne doit pas être nécessairement considérée comme un instantané. C'est même rarement un instantané. La meilleure preuve, c'est qu'il est courant de mettre sur la même image des dialogues entiers pouvant aller jusqu'à de longues conversations.

Il y a aussi d'autres astuces pour exprimer certains mouvements : Un mouvement de va-et-vient rapide, par exemple, peut s'exprimer en dessinant toutes les phases de ce mouvement sur la même image. Ce personnage-ci, par exemple, est en train de secouer son adversaire (cela arrive souvent, d'ailleurs, dans les B.D.). Si le personnage exécute plusieurs gestes dans une succession rapide, on peut dessiner tous ces gestes sur la même image (voir planche d'illustration 2 – image A).

LE LANGAGE DESSINE

La bande dessinée a introduit dans notre monde une quantité de signes nouveaux, d'idéogrammes internationaux. Si vous voyez un monsieur assis par terre avec autour de la tête une ronde d'étoiles, c'est qu'il vient d'être assommé (on s'assomme beaucoup dans les histoires en images). Il est ainsi une foule de symboles sur lesquels se pencheront avec un étonnement attendri les archéologues de l'avenir. On se demande s'ils comprendront ce que signifient ces petits dessins, et si à l'instar des profonds théoriciens qui se penchent depuis quelques années sur les petites vignettes comiques, ils ne vont pas se lancer dans des théories d'un sérieux hors de toute proportion avec le sujet étudié.

Tenez, par exemple, tant qu'on en est à parler de gens assommants ou assommés : il n'y a pas que les rondes d'étoiles. Il y a les cloches, les oiseaux, les bougies. Il semble que les bougies dénotent un assommement plus vif que les étoiles, et qu'elles sont utilisées en général dans les questions d'origine fracophone (à cause de l'expression "voir 36 chandelles). (planche 2 – image B).

Par contre, une lampe électrique au-dessus de la tête d'un personnage

indique qu'il vient d'avoir une idée (on a souvent des idées, dans les histoires en images. Plus souvent que dans la vie courante, semble-t-il). (planche 2 - image C).

L'étonnement se marque sur les visages de héros, mais aussi autour de leur tête, par de petits traits ou des gouttelettes. S'ils sont vraiment très, très étonnés, ils peuvent tomber à la renverse, comme ce personnage de Hergé (pourtant très sage en général dans ses dessins) (planche 2 - image D). Et la limite extrême de la stupéfaction peut faire perdre à un personnage ses lunettes, son râtelier, sa moustache et ses oreilles.

Un personnage en colère a des traits ondulés autour de la tête (on est souvent en colère dans les bandes dessinées), ou un éclair, ou même une bombe atomique.

Vous avez remarqué que les personnages s'expriment à l'aide de ballons. Lorsqu'un personnage parle, ce ballon est doté d'une queue qui se dirige approximativement vers la bouche du héros (encore qu'on a vu des ballons partir de l'estomac, de l'index ou d'autres parties du corps aussi inattendues). Mais il arrive que le personnage pense. A ce moment, ce n'est plus une queue, mais des bulles qui s'échappent de sa tête. Il est certain que de profonds psychologues décèleront dans ces bulles une ressurgence instinctive de l'origine marine de la vie sur la terre. (planche 2 - image E).

La façon dont les textes sont imprimés dans les ballons (qu'entre gens du métier on appelle affectueusement phylactères) a aussi son importance. Si c'est écrit en très gros, le personnage crie. Si c'est écrit de façon tremblée, le personnage a peur. La voix peut être couverte par un bruit, le personnage peut être secoué, un personnage peut s'exprimer à l'envers.

Alors, il y a les injures. Il est défendu (et d'ailleurs assez peu indiqué) d'utiliser des gros mots dans les magazines à l'usage des enfants. Aussi, quand des personnages profèrent des injures (on s'injurie beaucoup dans les bandes dessinées), on a recours à des textes idéographiques qui disent bien ce qu'ils veulent dire. (planche 2 - image F).

Nous tenons d'ailleurs à signaler que dans un but dont l'aspect pédagogique n'échappera à personne, le Journal de Spirou a tenu à réaliser une liste d'injures en différentes langues à l'usage de ses dessinateurs. Ces injures ont été choisies en raison de leur inocuité et de leur exactitude et permettent ainsi d'éduquer le jeune public en mettant à sa portée des éléments d'une culture différente de la sienne.

Le dessinateur américain Walt Kelly adapte le texte de ses personnages à leur psychologie, et c'est ainsi qu'il existe un personnage qui parle si bien que c'est écrit en gothique, un ours qui s'exprime à la façon des affiches de Barnum... L'idée a été reprise par un typographe parisien, qui a édité une version d'une pièce d'Ionesco où chaque personnage parle dans un caractère différent.

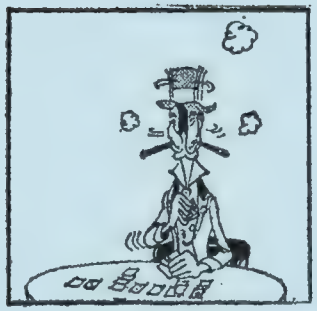
Et le gothique se retrouve aussi dans le langage des Germains d'Astérix, l'excellente série publiée dans le journal Pilote (Mâtin, quel Journal des Jeunes de l'An 2000 !) dont nous faisons ici la publicité dans l'espoir que son rédacteur en chef qui se trouve dans la salle nous payera le coup à la sortie.

Alors, il y a les onomatopées. Là, les pédagogues se déchaînent : comment ! on apprend aux enfants à ne plus s'exprimer que par des gargouillements primaires, on leur farcit la cervelle de bruitages stupides importés dans on ne sait quel but obscur par les affreux comics de l'impérialisme yanqui ! Le savoureux René Etiemble, qui a mis au point le mot "Franglais", par en guerre contre l'onomatopée d'origine étrangère : "Voilà le langage que proposent les comics, c'est-à-dire imposent, à nos teen-agers." Et de citer une trentaine de bruitages sélectionnés pour leur imbécillité apparente.

Mais il y a un art de l'onomatopée. Une voiture qui fait rac pout pout n'est pas la même que celle qui fait vroâr. Un cheval au galop fait cataclop (cliput clop, en anglais), un oeuf qui s'écrase fait plitch, un personnage qui mange goulûment fait slurp gloup scround.

L'Académie et les pédagogues ne rejettent pas absolument toute onomatopée; c'est ainsi qu'il est permis d'utiliser Cocorico, Vlan ou V'lan, ronron, patatras, taratata, toc, tac, tic-tac, oup ! ou houp !, drelin,

PLANCHE II

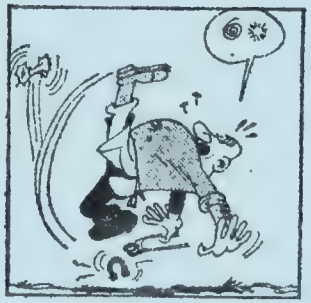

A

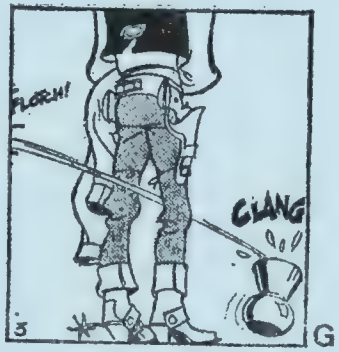
E

C

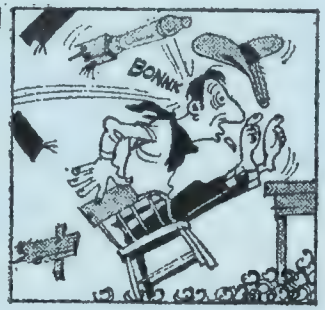
OUI !... UNE GRANDE PLANCHE, C'EST TRÈS DANGEREUX A TRANSPORTER. ALORS, JE L'AI COUPÉE EN PETITS MORCEAUX. J'ESPÈRE QUE CELA NE VOUS DÉRANGE PAS QUE JE VOUS L'APPORTE AINSI !
?
HERGÉ
D

B

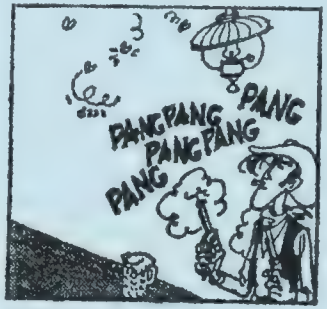

F



G



H



I

glouglou, aïe et zazou. Par contre, ne figurent pas au dictionnaire et de ce fait sont suspectes les expressions cui-cui, pimpon, meuh, pouète-pouète et ding dong. (planche 2 - images G - H - I).

Nous parlions tout à l'heure de M. Etiemble. Il reproche aux journaux d'enfants de se faire l'instrument de puissances occultes en propageant parmi la jeunesse des expressions qui ne sont pas françaises. Et il précise : "On composa donc sous ma direction un effrayant diplôme d'études supérieures : en quelques mois, on a catalogué plus de cinq cents mots américains (NB : les mots américains sont probablement plus nocifs encore que les mots anglais) constamment employés dans les comics qui nourrissent et pourrissent nos teenagers. Plus du quart du vocabulaire dont dispose notre belle jeunesse est donc d'origine américaine et déplace les mots français correspondants."

Il a tout à fait raison : Prenons les aventures de Lucky Luke (remarquez que je ne prononce pas leucky louke). On y trouve les mots cowboy, qu'un antifranglais appellerait vacher, lasso, qu'on peut appeler ficelle, square dance, qui est équivalent à quadrille des Lanciers. Le nom de Lucky Luke lui-même est une injure à des oreilles françaises et devrait être remplacé par Lucien le Veinard... Pour désaméricaniser encore cette série, on devrait la transplanter dans le Finistère et remplacer les Stetson, pardon, les feutres à larges bord, par des chapeaux bretons, les six-coup par des binious et "I'm a poor lonesome cowboy" par La Paimpolaise.

Mais je tiens à signaler à ceux qui craignent l'invasion du franglais qu'il y a encore bien des langues qui s'introduisent chez nous en parasites sous le couvert des bandes dessinées : il y a le franspagnol de Jerry Spring, le frallemand de Bretzelburg, le frantalien du Signor Spaghetti. Des mesures sévères doivent être prises contre ce sabotage organisé de l'un de nos deux idiomes nationaux, et c'est pourquoi il va être question de publier désormais toutes les bandes dessinées en espéranto ou en volapuk.

Plaisanterie à part, il est une certaine déformation de la langue qui est due à la bande dessinée. On voit parfois des enfants qui jouent et poussent des exclamations qu'on n'entend jamais dans la vie réelle : Ciel ! Au secours ! A l'aide ! A moi ! Il y a gros à parier que placés devant un véritable danger, n'importe qui s'exclamera tout autre chose que ces phrases-clichés. Il en est de même pour "Où suis-je ?" lorsqu'on se réveille d'un évanouissement, "Il va falloir jouer serré" lorsqu'on doit feindre, "Cause toujours mon bonhomme" lorsqu'on attrape quelqu'un qui feint, "Cette fois tu es fait comme un rat" ou "Le métier de détective n'est pas de tout repos". Il s'agit là d'un langage typiquement bande dessinée et auquel on devrait s'intéresser plus qu'à des expressions anglo-saxonnes ou des onomatopées qui ne figurent pas au dictionnaire.

L'ESPRIT DES HEROS

Aux Etats-Unis, il est des séries dessinées qui n'ont presque pas changé depuis trente ou cinquante ans. "The Captain and He Kids", qu'on connaît mieux sous le nom de "Pim-Pam-Poum", ou "Blondie", ou "Mandrake le Magicien" sont quasi identiques dans leur version moderne et au temps de leur création.

Il n'en est pas de même pour les séries européennes. En général, on commence avec un héros aventureux, sportif et débrouillard : Tintin, Spirou, Johan, Jean Valhardi. Puis au bout d'un temps, le héros sans défaut, digne incarnation des valeurs morales reconnues par les pédagogues, rencontre des personnages plus typés et plus drôles : Tintin est aujourd'hui accompagné dans ses aventures par toute une famille, les Dupont, Haddock, le professeur Tournesol; Spirou est entouré de Fantasio, Champignac, le marsupilami; Johan a rencontré Pirlouit, Jean Valhardi a rencontré Gégène. Et il est curieux de constater que ces personnages secondaires prennent peu à peu le pas sur le héros, que c'est sur eux que se concentre le maximum d'intérêt du lecteur. Les Dalton suscitent plus d'enthousiasme que Lucky Luke.

Autre chose remarquable dans la série européenne : certains de ces personnages drôles mais secondaires s'assagissent avec l'âge. Haddock était un marin ivrogne; le voici devenu châtelain sédentaire. Et Fantasio, qui à ses débuts était un loufoque échevelé, est aujourd'hui tiré à quatre épingles et esclave de l'électronique. C'est peut-être pourquoi il a fallu inventer Gaston, qui peut-être ira s'assagissant lui aussi, jusqu'à ce

qu'un autre le remplace...

Lorsqu'on analyse l'effet de certains personnages sur le public, on constate une chose assez étonnante : les jeunes semblent apprécier le péché. A part la luxure, qu'il est difficile de traiter dans des magazines écrits en principe pour les enfants, tous les péchés capitaux sont un gage de succès. La paresse de Gaston, la gourmandise d'un Averell Dalton, l'envie de Barbe-Noire, la colère de Haddock, l'avarice de Gargamel et l'orgueil du Schtroumpfissime sont la raison de leur succès. Nous sommes heureux de livrer ce fait aux sociologues, qui pourront échafauder à loisir des théories savantes qui nous divertiront bien fort.

A propos du Schtroumpfissime, ce personnage a soulevé beaucoup d'intérêt parmi ceux qui voient dans les histoires en images des allusions à de grands problèmes du monde des adultes. On a vu dans cette histoire qui retrace l'aventure d'un Schtroumpf qui s'empare du pouvoir, une représentation à peine déguisée du Président de Gaulle, du Président Johnson, du Parti Communiste, de l'Impérialisme Yankee et du Droit des Peuples à Disposer d'Eux-Mêmes. Après une longue enquête, il m'a été donné de déterminer la seule allusion historique de cette série. La voici: (les attaquants) "Rendez-vous !" -(réponse) "SCHTROUMPF !" (SPIROU nº 1412 - p. 50).

Car c'est la mode aujourd'hui de s'intéresser à la bande dessinée. D'une part, il y a les gens qui estiment qu'il faut supprimer tout ça, que ça désapprend à lire et que ça encourage la délinquance juvénile. Et c'est juste en un certain sens : il y a presque autant de violence dans une histoire en images que dans une tragédie de Corneille ou de Shakespeare, encore qu'il y en ait beaucoup moins que dans la Bible.

Et d'autre part, il y a les exégètes. De très savants et très doctes intellectuels se plongent dans de très savantes et très doctes analyses du contexte sociopsychologique de Tarzan ou de Mickey, et voient dans le marsupilami un symbolisme freudien qui échappe à son créateur.

Il est aux Etats-Unis une série délicieuse appelée Peanuts, qui fait vivre des enfants dans un monde plein de complexité et de tendresse. Eh bien, un étudiant en théologie de l'Université de Chicago a écrit une thèse intitulée "L'Evangile selon Peanuts", où il est dit notamment qu'on retrouve sans cesse dans cette histoire la doctrine du péché originel. Ca, c'est un exemple de coupure de cheveux en quatre qu'on trouve autour de la bande dessinée. Il y en a d'autres...

Cet intérêt soudain qu'on nous porte dans certains milieux intellectuels m'amène à dire également quelques mots au sujet du fameux Congrès International des B.D. qui a eu lieu cette année à Bordighera, sur la Riviéra Italienne, et qui était organisée sous les respectables auspices du Ministère Italien de l'Instruction Publique et de l'Université de Rome. Très peu de professionnels avaient été invités à ce Congrès (Nous avions d'ailleurs la nette impression d'être des intrus, puisque la seule relation entre nous et les B.D., était que nous en étions les auteurs).

Cette manifestation réunissait surtout des psychologues, des pédagogues et des sociologues qui pendant 2 jours consécutifs nous ont entretenus sur Donald Duck en tant que symbole d'angoisse et de masochisme, sur l'utopie rooseveltienne dans Mickey, sur les tendances colonialistes chez le Fantôme, sur la frustration sexuelle chez Daisy May, sur le symbole du capitalisme réactionnaire dans le personnage de Lucy des "Peanuts", sur le message de Linus (un petit garçon dans la même série des "Peanuts" qui, en suçant son pouce comme il le fait, exprime l'inquiétude et le besoin de sécurité qui caractérise notre monde contemporain.

Pour notre malheur, on avait oublié de limiter la durée des exposés, erreur impardonnable dans un Congrès composé principalement d'Italiens, dont le penchant naturel à la volubilité grandiloquente et gesticulante était encore encouragée par une traduction simultanée en 3 langues. Pour vous donner un petit échantillon, je me permets de vous citer une phrase extraite d'un exposé. Je vous la rapporte car elle est caractéristique et, rassurez-vous, elle n'est pas longue. La voici (je cite) :

"La B.D. est comparable à un triangle équilatéral, ayant à sa base le dessin, et se transformant petit à petit en carré grâce aux ballons, pour devenir finalement un cercle sous l'action de la publicité." (fin de citation).

Quand je pense que l'auteur de cette déclaration était professeur,

et que c'est nous qu'on accuse de jeter le trouble dans l'esprit des jeunes... Inutile de vous dire qu'à l'énoncé d'une phrase comme celle-là, dans notre petit groupe de professionnels ignorants, nous nous sommes regardés les uns les autres avec une expression d'ahurissement et d'abasourdissement digne de nos plus audacieuses caricatures. C'est tout juste si l'on n'a pas vu apparaître au-dessus de nos têtes ces énormes points d'interrogation chers aux B.D.

Notre situation était d'autant plus gênante et de nature à nous donner des complexes d'infériorité, que nous pouvions voir tout autour de nous de respectables messieurs, à l'aspect fort savant, approuver chaleureusement de la tête ces déclarations sibyllines, un sourire de satisfaction sur les lèvres et un regard illuminé dans les yeux... Il semblait y avoir au-dessus de leurs crânes savants, non pas des points d'interrogation, mais des langues de feu, semblables à celles qui, selon l'Ecriture Sainte, apparurent au-dessus des 12 apôtres, soudainement remplis du St Esprit.

Je peux vous garantir que je vous ai cité cette phrase avec une fidélité textuelle, car j'en avais soigneusement pris note (c'est d'ailleurs, soit dit en passant, la seule note que j'ai prise de tout le Congrès de Bordighera, à l'exception de quelques croquis de têtes de psychologues et de pédagogues, dont je pourrai me servir utilement dans ma bande, pour mes personnages de savants, de juges, ou d'entrepreneurs de pompes funèbres...).

Il y avait là aussi un dessinateur américain qui était venu spécialement de New-York, délégué par ses confrères dans un but purement financier, pour étudier les possibilités d'obtenir un meilleur prix pour la publication de leurs dessins en Europe.

J'avais fait sa connaissance la veille au soir, avant l'ouverture du Congrès et j'avais été frappé par son enthousiasme et son optimisme. Je l'ai revu à la fin du Congrès, méconnaissable, dans une pharmacie où il était venu acheter plusieurs tubes d'aspirine.

Pour ceux que la chose intéresse et qui auraient été mis en appétit par ce petit échantillon, je signale que le texte intégral de tous les exposés de Bordighera peut être obtenu au Centre de Sociologie et des Communications de Masse, via Torino, à Rome. D'avance je leur souhaite bien du plaisir.

Bref, pour en terminer au sujet de ce Congrès de Bordighera, la réaction des professionnels a été assez exactement décrite par notre ami Greg, qui a déclaré non sans esprit que nous avions l'impression d'être des microbes que des savants observeraient à travers un microscope, et qu'il ne fallait surtout pas demander aux microbes en question ce qu'ils en pensaient.

Lee Falk, l'auteur de "Mandrake le Magicien", interrogé sur ce qu'il pensait sur l'intérêt subit qu'on porte à son travail, a répondu ceci :

"Je ne suis pas Shakespeare, je n'ai pas écrit "Hamlet". Tout ce que je peux vous dire, c'est que dans mes bandes les méchants sont punis, la démocratie a le dessus sur la dictature et les hommes sont toujours polis avec les femmes."

Non, nous qui les créons, les B.D., nous ne prenons pas très au sérieux toute cette très pompeuse littérature. Si nous faisons des B.D., franchement, c'est pour nous amuser et éventuellement amuser ceux qui nous lisent et on ne croit guère aux vertus oniriques et à la Symbolique aristotélicienne, et c'est très bien ainsi, car s'il nous fallait tenir compte de toutes ces études, enquêtes et analyses dont les B.D. font l'objet depuis quelque temps, nous n'oserions plus jamais prendre la responsabilité de publier le moindre dessin ou le moindre trait de plume...

MORRIS.

au pays des COMICS

par jacques lob

Je me souviens de mon premier dimanche à New-York. Ce jour-là, j'ai réalisé un vieux rêve en allant acheter, au drugstore du coin, un exemplaire de tous les journaux du dimanche. Des kilogs de faits divers enveloppés de bandes dessinées ! Si quelqu'un venait me demander : "A quelle époque étiez-vous en Amérique ?", je pourrais répondre : "C'était au moment où le colonel Canyon s'apprêtait à rencontrer la dangereuse madame Hook. Dick Tracy allait devenir grand-père et le père de Juliette Jones faisait une crise d'amnésie."

Ces personnages, je les ai retrouvés quelques jours plus tard à la World House Gallery, Madison avenue, dans le cadre de l'exposition "COMICS ART GOES POP !" organisée par le Newspaper Comics Council. Il y avait la famille Jones dessinée devant une photographie représentant une foule nombreuse symbolisant les millions de lecteurs des aventures de Juliette. Papa Jones disait à peu près ceci : "Je ne comprends pas pourquoi tous ces gens se passionnent pour nos problèmes personnels !". Ce à quoi Juliette répondait qu'elle espérait bien que celà durerait ! Je ne me souviens plus des paroles que prononçait Steve Canyon dans un autre panneau, mais le phylactère par lequel il s'exprimait était un authentique ballon, un ballon rouge s'échappant gracieusement hors du tableau où Steve était représenté. Un peu plus loin, un immense portrait de Dick Tracy observant la lune avec une loupe disait : "Cela ne devrait plus être long maintenant !". A quoi l'illustre détective faisait-il allusion ? Aux futurs exploits des cosmonautes ou bien à la naissance prochaine du rejeton de Moonmaid ? Ailleurs, le sergent Kerry Drake lançait un appel pour la capture des leaders du "pop gang" : Roy Lichtenstein et James Rosenquist. On pouvait également admirer un très beau Fantôme, très pop' (et même op' !), le trousseau complet de l'orpheline Annie, et bien d'autres

MISS PEACH

MARCIA AND IRA
PETRIFIED WOOD CO.
PURCHASE A GENUINE PERMANENT, EVERLASTING SOUVENIR.→
I'M SORRY, BUT WE JUST SOLD OUR LAST PIECE OF PETRIFIED WOOD...!
—HOWEVER, IF YOU CARE TO LEAVE A SMALL DEPOSIT AND COME BACK IN TWO MILLION YEARS...
MEL LAZARUS

choses encore ! Je ne sais ce que vaut cette exhibition sur le plan artistique, mais les auteurs ont dû bien s'amuser !

Le responsable de l'exposition n'était autre qu'Alfred Andriola, créateur du Charlie Chan qui paraissait avant-guerre dans L'AVENTUREUX. Aujourd'hui, ce dessinateur se consacre entièrement au personnage de Kerry Drake dont les aventures, malheureusement non publiées en France, sont suivie chaque jour par des millions de lecteurs américains. J'ai fait la connaissance d'Alfred Andriola à Bordighera, en février dernier. Son extrême gentillesse et sa patience attentive aux propos que je lui avais tenus en un anglais douteux forcèrent mon admiration, et j'étais fermement décidé, profitant de mon séjour à New-York, à user de nouveau de son amicale bonne volonté.

Le père de Kerry Drake vit et oeuvre dans un confortable studio situé à deux pas du Washington square, au coeur de Greenwich Village, berceau de la "beat generation". Alfred Andriola me reçoit avec sa gentillesse habituelle. Douillettement installés parmi les plantes vertes qui ornent son appartement, nous conversons avec, pour bruit de fond, le léger ronronnement de l'appareil distributeur d'air conditionné. Je pose des questions. Alfred dessine-t-il autre chose, en dehors de Kerry Drake ? Non, il n'a pas le temps. Outre son job régulier (un strip à fournir chaque jour, plus la planche du dimanche), il remplit des fonctions très actives au sein du Comics Council. S'intéresse-t-il aux bandes humoristiques ? Oui, il aime beaucoup "Peanuts", par exemple. Lui-même avait commencé, il y a quelque temps, une série humoristique en collaboration avec un autre dessinateur... Alfred consulte sa montre, il doit rejoindre des amis. Suis-je libre pour la soirée ? Il serait heureux de me présenter à ses amis, Mr et Mrs Caniff. Diable ! Tout le plaisir est pour moi !

Nous retrouvons les Caniff dans un restaurant près de Broadway (chez Sardi, je crois). Je bafouille d'émotion et je jubile sous ma moustache ! Ainsi, ce gentleman souriant qui m'appelle déjà par mon prénom (comme les rapports sont faciles, aux U.S.A. !), c'est Milton Caniff, l'auteur du "Terry et les Pirates" de mon enfance ! Le grand Caniff qui a influencé et inspiré jusqu'au plagiat toute une génération de dessinateurs des deux côtés de l'Atlantique !... Tandis que nous attaquons de gigantesques Chateaubriands arrosés d'un bon vieux Bordeaux bien de chez nous, Andriola et Caniff me demandent des nouvelles d'Alain Resnais. Je leur parle des activités récentes du Club, des résultats de Bordighera. N'aimeriez-vous pas faire un voyage en France, Mr Caniff ? Dans le but de l'attirer, je lui décris avec un luxe de détails imaginaires, l'accueil délirant et triomphal que lui réserveraient ses admirateurs du C.E.L.E.G. ! Connaissez-vous Paris ? Il y a fait escale une fois. Une visite-éclair entre deux avions pour voir le Louvre. Il appelle cette visite, son "commando du Louvre".

Après le dîner, Milton Caniff m'emmène prendre un drink au Palm Restaurant dans la deuxième avenue. L'endroit, un ancien "speakeasy", est fréquenté par les gens de la presse, en général, et par de nombreux dessinateurs, en particulier. Les murs sont couverts de dessins et de graffitis signés de noms familiers : Geo Mac Manus (Illico), Hal Foster (Prince Vaillant), Pete Russell (le Père Lacloche), Segar (Popeye), Rex Maxon (Tarzan)... et, naturellement, Milton Caniff. J'ai même retrouvé - ô surprise ! - le nom de Paul Winkler. Pratiquement, tous les cartoonists américains sont passés par ici et ont laissé leur empreinte. Dès notre arrivée, Caniff est salué par des exclamations amicales. L'ambiance est très "bonne franquette". On s'interpelle, on parle boulot, on se raconte "la dernière", on est entre habitués, quoi ! Après avoir porté de nombreux toasts et bavardé tout mon soûl, je quitte le Palm dans l'état euphorique qui caractérise les bonnes soirées passées entre vieux amis.

Le lendemain, ou le surlendemain, je rends visite

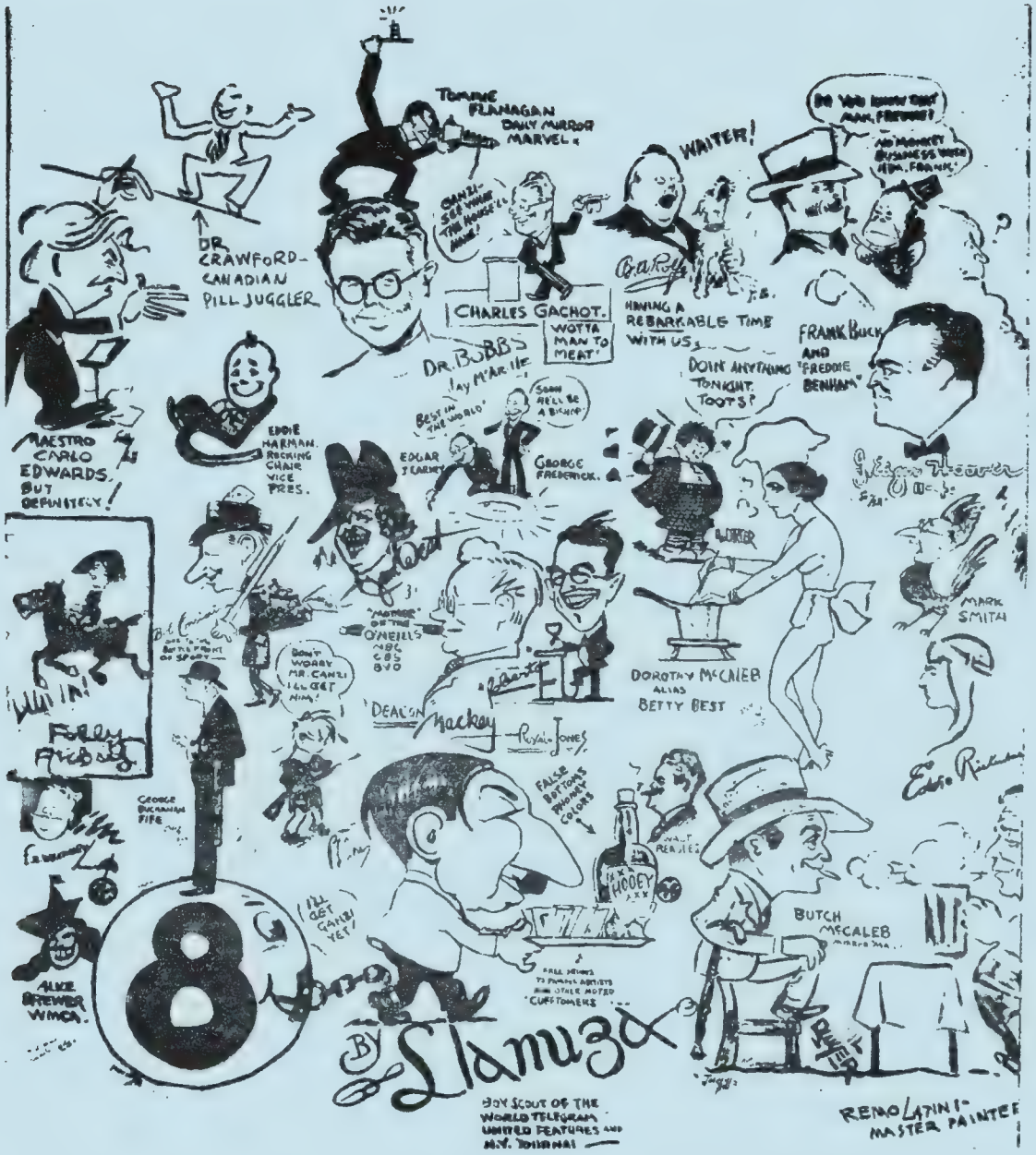
MILTON CANIFF

à Miss Avon Keller dans les bureaux du Newspaper Comics Council. Elle me reçoit fort aimablement et m'invite à participer au "Cartoonists Day" (la journée des dessinateurs) qui aura lieu à la Foire de New-York le lundi suivant. Un autre jour, je prends contact avec Mr Fernando Texidor, "art director" à la Dell Publishing. Je lui montre des rééditions du Club et quelques exemplaires du GIFF-WIFF que j'ai apporté avec moi. Il est très impressionné par la tenue et la qualité de nos publications.

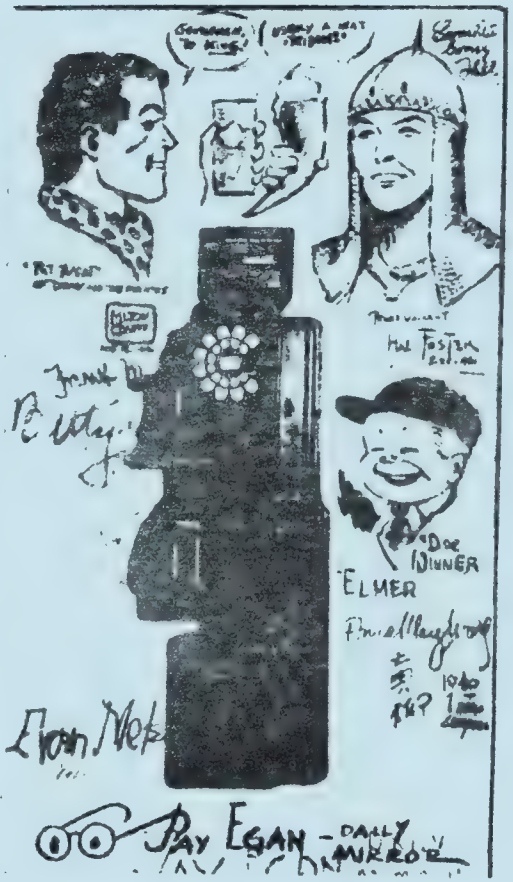
Lundi, 10 heures du matin, porte n° 1, à la Foire Internationale de New-York. Je retrouve Miss Keller qui accueille les invités du "Cartoonists Day at the Fair", en compagnie de quelques officiels. On me remet un insigne que je dois accrocher au revers de ma veste après y avoir inscrit mon nom. Je rejoins ensuite d'autres invités qui attendent à proximité. Nous nous observons avec des regards complices. Je remarque qu'un grand nombre des personnes qui m'entourent ont pris soin d'apporter un appareil photographique. Quel piètre reporter je fais ! J'ai oublié le mien ! Miss Keller conduit notre petit groupe au pavillon de la RCA dans une salle circulaire encombrée de caméras de télévision. Au centre, sous les projecteurs et faisant face aux caméras, nous retrouvons Mel Lazarus, Irwin Hasen, Alfred Andriola, Milton Caniff et Al Smith placés respectivement devant les portraits de leurs personnages : Miss Peach, Dondi, Kerry Drake, Steve Canyon et Mutt and Jeff. Moteurs ! Bob Dunn (le Président de la National Cartoonists Society), un énorme cigare aux lèvres, présente les cartoonists-vedettes avec bonne humeur et décontraction tandis qu'en haut, tout au long d'une galerie circulaire, la foule des visiteurs défile lentement, séparée du studio par une cloison de verre. A présent, Bob Dunn interwiewe Milton Caniff. Ce dernier est maintenant en compagnie de deux jeunes militaires, un blanc et un noir, délégués par l'U.S. Air Force pour honorer le père du colonel Canyon. Avant de clore l'émission, Bob Dunn cite rapidement les noms des autres cartoonists présents parmi lesquels j'ai retenu Léonard Starr ("Mary Perkins on Stage"), Bill Holman portant une merveilleuse casquette blanche (auteur de l'increvable Smokey Stover "Popaul le Pompier" et du chat Spooky), Haenigsen ("Penny")... Mais où sont les Chester Gould, Lee Falk, Charles Schulz, Branner, Frank Robbins...? Miss Keller me dit que beaucoup d'entre eux sont en vacances (C'est le cas de Lee Falk, par exemple, que je n'ai pu voir pour cette raison), d'autres habitent loin de New-York et n'ont pu se déplacer. Dommage.

Nous quittons le pavillon RCA et nous montons dans un "glider train", ensemble de wagonnets découverts indispensable à toute foire digne de ce nom, pour nous rendre au pavillon de l'Etat de New-York. Tandis que nous roulons sur de larges avenues bordées de constructions hardies et biscornues, je lie connaissance avec mon voisin qui n'est autre que Mel Lazzarus, l'auteur de "Miss Peach". Mel revient d'Europe où il est allé passer ses vacances. Paris l'a littéralement emballé et nous confrontons nos enthousiasmes, lui sur Paris, moi sur New-York. Je me souviens des premiers dessins de Mel représentant Miss Peach, l'institutrice : dans chaque image où elle évoluait, on la voyait encombrée de vilains gosses qui la mordaient et restaient accrochés à elle par les dents ! Ces gamins féroces ne la lâchaient pas. Elle en avait partout : au bras, aux hanches, aux jambes ! Ce qui, pourtant, n'empêchait pas Miss Peach de garder son calme. Il ne faut pas se laisser intimider par les enfants ! Aujourd'hui, Mel continue allègrement à produire les aventures de Miss Peach, tout en caressant d'autres projets : écrire et travailler pour le cinéma.

Nous débarquons à notre lieu de destination. Une partie de notre groupe s'engouffre immédiatement dans le New-York State Pavilion, tandis que les autres font le tour du Theatorama sur les murs duquel sont exposés


TOMMIE FLANAGAN DAILY MIRROR MARVEL
DR. CRAWFORD - CANADIAN PILL JUGGLER
WAITER!
CHARLES GACHOT. WOTTA MAN TO MEAT!
HAVING A REBARKABLE TIME WITH US
DR. BOBBS
FRANK BUCK AND "FREDDIE BENHAM"
DOIN' ANYTHING TONIGHT, TOOTS?
MAESTRO CARLO EDWARDS. BUT DEFINITELY!
EDDIE HARMAN. ROCKING CHAIR VICE PRES.
EDGAR TARRY
GEORGE FREDERICK
MARK SMITH
"MOTHER OF THE O'NEILLS" NBC CBS BVD
DOROTHY McCALEB ALIAS BETTY BEST
DEACON MACKEY
ROYAL JONES
DON'T WORRY MR. CANZI I'LL GET HIM!
FOLLY FROLICS
GEORGE BUCHANAN FIFE
ALICE BREWER WMCA
I'LL GET CANZI YET!
FALSE TEETH "PHONEY" COLORS
HOOEY
BUTCH McCALEB
RENO LATIN "MASTER PAINTER"
BY Lanuza
BOY SCOUT OF THE WORLD TELEGRAM UNITED FEATURES AND N.Y. JOURNAL

LES MURS DU PALM



des reproductions et des dessins originaux de bandes américaines célèbres. Petite rétrospective des comics: On y trouve des planches du "Yellow Kid", "Buster Brown", "Pim Pam Poum" (ceux de Knerr et ceux de Dirks) Illico, Popeye, Krazy Kat, etc... Après ce retour aux sources, je pénètre à mon tour dans la salle immense du N.Y. State Pavilion. Plusieurs cartoonists sont sur la scène et exécutent des dessins devant un nombreux public. Ces dessins seront vendus au profit de l'U.S.O. Milt Caniff et Bob Dunn, son éternel barreau de chaise entre les dents, animent la séance. Je m'asseois auprès de miss Keller et je regarde le spectacle. Bob Dunn consulte une petite liste et appelle les dessinateurs qui viennent, les uns après les autres, faire leur petit croquis sur l'estrade. Je suis bien étonné lorsque le présentateur prononce mon nom au micro et m'invite à venir sur scène ! Je tente d'expliquer à miss Keller que je suis scénariste et non dessinateur (mais, va ! Je sens confusément que je vais décevoir si je ne m'exécute pas. En une seconde j'envisage les conséquences que provoquerait mon refus : "Eh ! les gars ! Vous avez lu les journaux ? Lob a refusé de représenter la France au cartouniste day !" Blâme national. Complications entre Washington et Paris. Je suis rayé du C.E.L.E.G. La corporation me renie. On refuse mes scénarii. Ma femme demande le divorce. Je m'exile.) Je gagne l'estrade et je me mets à l'ouvrage tandis que Bob Dunn, non sans humour, attire l'attention du public sur les différences de style existant entre les cartoonists français et les cartoonists américains.

Déjeûner au Red Carpet Restaurant. La conversation roule tout naturellement sur les Bandes Dessinées. Mes amis américains ignorent totalement ce qui se fait en France dans ce domaine. Je tente de leur en dresser un tableau exact et objectif. Parlons de la censure : Je leur raconte les aventures de Barbarella (*) contre Anasthasie. L'interdiction de Barbarella à l'affichage les étonne. Je détruis un mythe.

L'après-midi, réception au pavillon Chrysler, puis au pavillon Kodak. Devant ce dernier bâtiment, la foule se presse autour des dessinateurs. Ceux-ci sortent des carnets de croquis, des plumes et des crayons et se mettent à dessiner. Ils dessinent leurs personnages, ils dédicacent, ils croquent leurs admirateurs, ils se dessinent entre eux... Milt Caniff reproduit des portraits de Steve Canyon à tour de bras ! Des journalistes et des photographes affluent... Après un dernier verre au bar luxueux du pavillon Kodak, je quitte cette World's Fair dont je n'ai presque rien vu, en compagnie de Mel Lazarus qui me raccompagne à Manhattan.

Que dire encore de mon séjour aux USA, vu sous l'angle des comics ? J'ai chassé quelque peu le vieux comic-book dans les boutiques d'occasion... Un jour de flânerie au Brooklyn Museum, j'ai découvert dans une salle une planche originale du Krazy Kat entre un Modigliani et un dessin de Dunoyer de Segonzac... Vu la T.V. en couleurs avec le feuilleton dessiné de Hanna et Barbera : "Johny Quest", de la bande dessinée animée (style "réaliste", de véritables comics animés. C'est parfois sublime et parfois très laid). L'histoire est un mélange extraordinaire de tous les genres : policier, aventures, Science-Fiction, épouvante; des poursuites de voitures, des combats en jets, des momies géantes qui sortent de leur tombeau pour étrangler les méchants, des invasions de soucoupes volantes...

Et puis, il y a les gens que je n'ai pu voir, et je le regrette : Lee Falk qui était en vacances, Hogarth qui était absent, Chester Gould dont je n'ai pu me procurer l'adresse. Et ceux que j'ai oubliés ou que je n'ai pas eu le temps de contacter parce que l'Amérique...pas celle des comics, l'autre... Il fallait la découvrir aussi.

Jacques LOB.

(*) Un épisode de "Barbarella" était publié dans le magazine EVERGREEN - n° 37 (Editions Grove Press) au moment où je quittais les Etats-Unis.

Nadal l'ironique imagier

PAR PATRICE GAUTHIER

Ce texte sur l'auteur de bandes dessinées comiques français Nadal, ne voudrait être qu'une introduction à l'étude de son oeuvre, puisqu'elle ne porte que sur environ trois années de l'illustré LE JEUDI DE LA JEUNESSE, du n° 325 au n° 471, soit de juillet 1910 à mai 1913, aucun autre élément de documentation n'étant en notre possession. Au cours de ces trois années il n'est absent que de onze numéros, ce qui laisse supposer une abondante participation au cours des six années de cette publication qui ont précédé 1910, comme après 1913.

LE JEUDI DE LA JEUNESSE, édité chez Jules Taillandier, comprend seize pages dont quatre en couleurs, celles de couverture et du centre, onze en sont consacrées aux bandes dessinées, quatre aux romans-feuilletons et une, l'avant-dernière de chaque numéro, aux jeux et concours.

L'ensemble des bandes dessinées de cet hebdomadaire signées John Drawer, R.de la Nezière, Motet, Malherbe, Blondeau, etc.., est marqué par ce statisme du dessin et cette désuétude des sujets, rétrospectivement poétiques, qui caractérisent l'illustré français de l'époque. Pourtant, outre Nadal, nous pouvons isoler du lot H. Steimer au graphisme romantique, auteur d'un prodigieux "Jimmy Ferguson Homme du Monde Cambrioleur", personnage à mi-chemin de Lupin et de Fantômas, qui mériterait à lui seul un article du GIFF-WIFF.

A une époque, donc, où le dessin n'est que le support de l'histoire racontée, dans la tradition des images d'Epinal, ou la simple illustration d'un récit, dans celle des livres d'aventure type éditions Hetzel, la première et grande originalité du style de Nadal est de ne se concevoir que par le mouvement. Certains personnages n'existent que courant, sautant, dansant, à cheval, en voiture et bien sûr en aéroplane, d'autres que par leur inertie totale. Les histoires de Nadal sont fonction de ce mouvement, quelques titres donneront ici tout leur sens à cette idée : "L'Homme Comète", "La Danse des Chiffres", "Les Quadrupèdes Ailés", "Le Bison Mécanique", "Courboruyon Poisson-Volant", "Lapintade l'Homme Volant". Ses

personnages de prédilection sont soit des rentiers petits et rondouillards toujours somnolents, soit des aventuriers, grands secs aux moustaches gauloises. Mais souvent ils intervertissent leurs rôles et l'on voit les petits rentiers devenir de véritables tigres, persécutant voisins, domestiques, famille, et de terrifiants géants devenus subitement bonasses et inoffensifs.

Nadal est contemporain de la mort de l'aventure; juste avant 14 le roman populaire jette ses derniers grands feux, il en est le témoin ironique : les Zoulous font semblant de rôtir les explorateurs pour leur faire une farce les Indiens s'établissent marchands de cartes postales dans le Far-West. Tout le rêve enfantin du XIXème siècle, sans jamais être ridiculisé, trouve ici son tombeau logique, un peu comme Don Quichotte, avec lequel différents héros de Nadal ont une grande affinité, était celui du roman médiéval de chevalerie.

Dire que Nadal est infiniment supérieur quant au style à tous les auteurs de bandes dessinées de son temps ne signifie pas qu'il ne puisse être comparé à personne : il faut simplement chercher ces ressemblances en dehors des bandes dessinées. La ronde précision du dessin et certains gags peu discernables à première vue ne sont pas sans rappeler le travail de l'illustrateur alsacien Hansi, chantre burlesque de la ligne bleue des Vosges, comme par ailleurs la profusion et la précision des animaux, nullement entachés de cet anthropomorphisme qui sévissait alors dans la littérature enfantine, n'est sans comparaison avec le bestiaire de Benjamin Rabier, le grand illustrateur des éditions Taillandier.

Une parenté, toute spirituelle celle-là, est extrêmement frappante - on doit évidemment en excepter le dessin - celle de Cami, à l'époque collaborateur du RIRE. Son Monsieur Riquiqui projeté à travers une planète terre aseptisée, rappelle les héros de Nadal, même goût aussi du mauvais jeu de mots, et cette manière de parfois construire toute une histoire bien logique aux seules fins d'amener une conclusion idiote, expédiée en une courte phrase. Nous ne prendrons pour exemple que ce scénario du récit de Nadal : "Le Rusé Gendarme" : le bandit corse Picolo Pajoli est traqué par le gendarme Attila Holla, dans une surenchère de pièges divers, jusqu'au jour où Pajoli se cache dans une valise, le gendarme se camoufle en malle, "... et ce jour-là on vit une malle conduire une valise en prison." Ces choses-là font encore rire, car elles ne sont drôles qu'au second degré, c'est ce qui nous plaît dans les calembours d'Alphonse Allais ou dans l'univers de Coppi.

Mais la grande, la très grande affinité de Nadal est avec le cinéma de son temps, le burlesque bien sûr tout en courses, poursuites et en gendarmes rossés, mais surtout celui de Méliès, de la Conquête du Pôle à celle des Etoiles, tout au long d'une promenade française au Royaume d'Utopie qui ne devait pas survivre à 1914.

Nadal est, en effet, un merveilleux créateur de monstres : plantes humaines, géants, farfadets, pieds ou poings très agressifs sortant inexplicablement de terre, créatures antédiluviennes, éléphants et tortues volants, chevaux à pattes de canards, canards à pattes de chiens. Une panoplie d'inventions jaillit des cerveaux des savants à barbe blanche et bésicles qu'il aime tant mettre en scène : produit permettant aux têtes humaines d'être luminescentes pour faire des économies de bec-de-gaz, chameau à vapeur, toutes sortes d'aéroplanes, fusil à tirer dans les coins, casque à robinet pour rafraîchir les fantassins pendant les marches, cuirasses montées sur patins à roulettes. Il ne manque même pas cette invention réalisée de nos jours que le rationalisme français aime à

N° 346
8 Décembre 1910
(7e ANNÉE)

PRIX :
10 Centimes

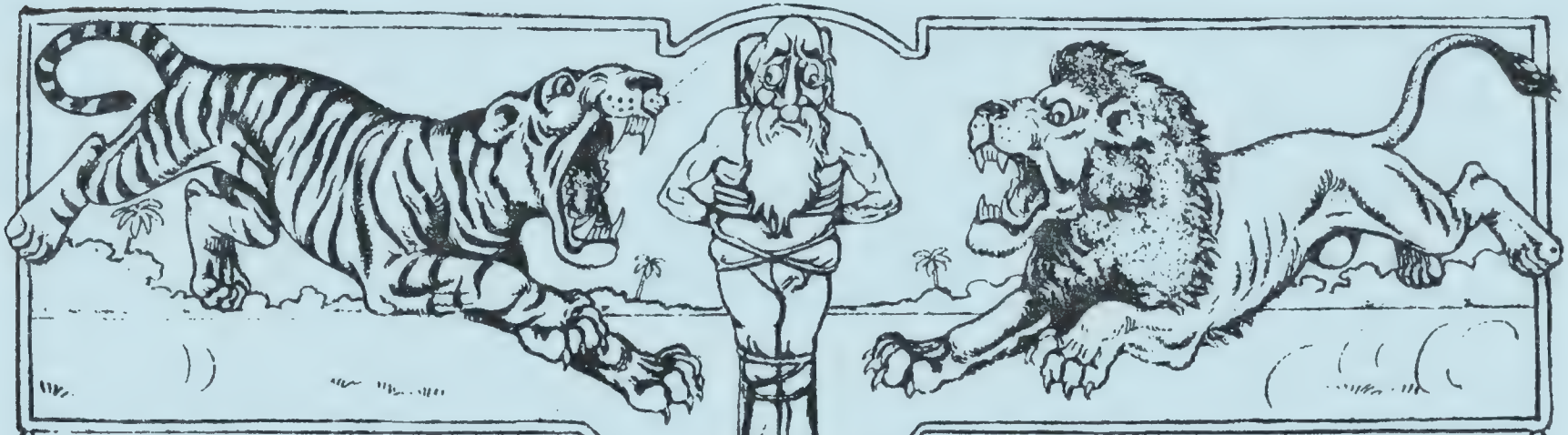
Le Jeudi de la Jeunesse

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS
France : Un an. .... 6 fr. ; Six mois.. . 3 fr. 50
Étranger : Un an.... 8 fr. ; Six mois.... 4 fr. 50

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
JULES TALLANDIER, Éditeur
75, Rue Dareau, PARIS (IVe)

LES ÉMOTIONS DE M. BARBALOUET — Illustrations de A. NADAL.



Oui, mes enfants ! Barnabé Barbalouet, paisible professeur d'histoire ancienne, homme tranquille, paisible et doux, très peu brave, n'aimant ni les sports ni les exercices violents, se trouva, certain jour, à la suite d'aventures bizarres, attaché à un poteau de tortures entre un tigre et un lion qui n'avaient pas précisément l'air commode. Comment cela arriva-t-il ? C'est simple ! Barbalouet voulait écrire un livre très détaillé sur l'histoire ancienne. Il tenait surtout à parler des jeux de cirque de l'antiquité et particulièrement des combats de gladiateurs.

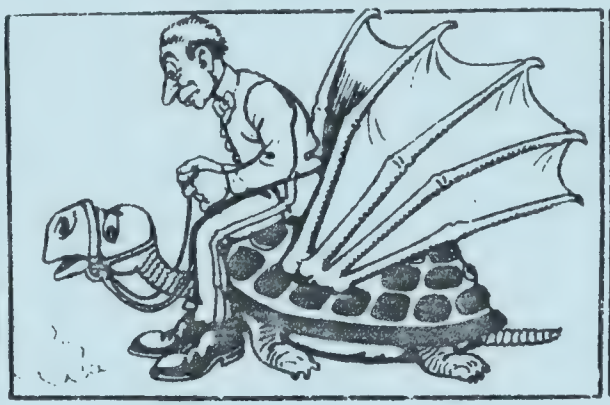
LA LIQUEUR DU REVE — Illustrations de A. NADAL.

« Et, surtout, ne t'avise pas de goûter à la liqueur contenue dans ce flacon ! » Telle fut la recommandation que fit, ce matin-là, le professeur Ténébrus, forcé de s'absenter, à son domestique Zéphyr.

Le professeur Ténébrus était un illustre chimiste. Il avait inventé notamment une pommade qui avait la vertu de faire pousser des fleurs sur le crâne des gens chauves, et une foule d'autres produits extraordinaires. Zéphyr, en...

... domestique bien élevé, promit à son maître d'obéir. Mais, dès que Ténébrus fut parti, il examina curieusement la liqueur.

Elle était d'une belle couleur jaune d'or. «Cela doit être délicieux ! pensa-t-il. Et la tentation lui vint, malgré sa promesse formelle, d'y goûter. Bah ! cela ne se verra pas ! dit-il et après s'être assuré que...



... personne ne pouvait le voir, il déboucha la fiole et la porta à ses lèvres. Il n'eut pas plutôt avalé une gorgée, qu'il entendit comme un effrayant bruit de tonnerre et que soudain il se trouva dans l'espace, à cheval sur la plus étrange monture que l'on puisse imaginer :...

... c'était une tortue ailée ! Il se cramponna à la carapace de l'animal, qui s'élevait dans les airs comme une hirondelle. Cent fois il faillit être précipité dans l'espace...

repérer dans le cerveau des visionnaires : une potence servant à inculquer aux aviateurs les premiers principes de l'aviation, préfiguration des tours de parachutage.

Quand les rentiers s'expatrient à bord d'un tonneau transformé en caravelle, ou sur un quelconque aérostat, c'est pour accoster une de ces îles qui font rêver les enfants. Même quand il ne s'agit pas de créatures fabuleuses, mais simplement d'hommes, l'imagination de Nadal est encore souveraine : dans des royautés absolues, les costumes les plus divers se côtoient, tuniques carolingiennes ou gréco-romaines, tenues chamarrées de militaires de principautés d'Europe centrale ou de zouaves pontificaux, pour le seul bonheur de la fable.

Car Nadal est un moraliste, fait rare à cette époque de moralisateurs. Les méchants sont rarement punis, ou d'une façon désinvolte qui en détruit l'effet : "il eut 103 ans de prison et ce fut bien fait." Dans une France béatement endormie dans ses emprunts russes à tant pour cent, Nadal fustige tranquillement : l'épargne, la xénophobie, les militaires, les roitelets grotesques qui s'étalaient en première page des journaux, le sport dont s'entichaient les imbéciles, la Société Protectrice des Animaux. Il prend le contrepied de la morale traditionnelle sans la vulgarité même sympathique d'un Forton, de maigres Sancho Pança suivent de gras Don Quichotte et les moutons féroces traquent les lions innocents.

Surtout, se dégage de l'ensemble de l'oeuvre une misanthropie qui n'a d'égale que celle de la littérature enfantine victorienne. Ce n'est qu'une galerie de neveux guettant des héritages, de voisins à procès, de forts battant les faibles, de mystificateurs, d'avares, de tyrans domestiques (femmes acariâtres ou maris coléreux) sans parler d'une ribambelle de gens de maison qu'on croirait échappés de Swift. Les hommes découvrent alors les dernières îles désertes et ce qu'il reste de l'aventure pour s'y échapper.

Par son goût du détail, Nadal peut faire penser parfois à ce qui se fait actuellement, mais qui fut au fond le meilleur de la bande dessinée comique française depuis Christophe : tel personnage se déguisant en Mousquetaire, sous le regard goguenard d'un couple de bons bourgeois, pour passer inaperçu, n'est-ce pas les Dupond et Dupont en voyage, ces héros côte à côte, l'un très grand, l'autre petit et gros, n'est-ce pas le type d'effet comique sur lequel on joue dans "Lucky Luke" ?

Il ne saurait évidemment être question d'influences, Nadal étant tombé dans un total oubli. Son univers était probablement trop vaste pour ne créer qu'un ou deux héros, ces noms qui assurent au-delà des auteurs la pérennité des bandes dessinées.

Patrice GAUTHIER.

=:=

L'U.N.E.S.C.O. a chargé notre Association d'établir un rapport sur les bandes dessinées destiné à la conférence annuelle qui se tiendra en 1967 à Budapest. Ce rapport sera consacré aux bruits et aux sons dans les bandes dessinées, comparés à leur expression dans les films cinématographiques.

L'ART DU COMIC BOOK. 2

ALL STAR ☆ comics

****

par jacques sadoul

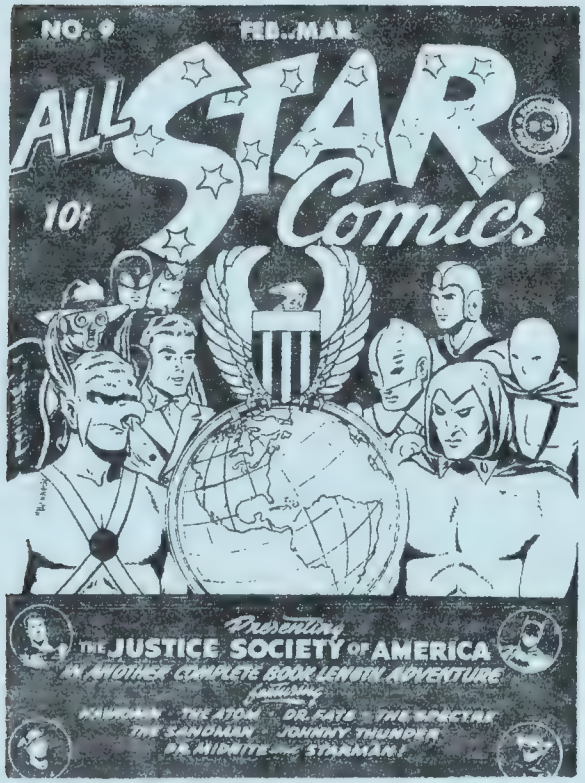
Nous avions vu, dans notre précédent article, qu'un comic-book était plus particulièrement considéré comme le suprême achèvement de l'Age d'Or : ALL STAR COMICS. C'est là que se réunissaient une quinzaine des plus grands héros de l'époque pour vivre des aventures en commun. Nous nous proposons aujourd'hui d'étudier ce comic-book, d'abord en raison de son importance historique et de la vénération que lui vouent les amateurs américains, mais aussi parce qu'un extraordinaire mouvement d'opinion est en train de pousser son ancien éditeur à le faire renaître de ses cendres, et que ce mouvement va peut-être réussir !

HISTORIQUE.

C'est au cours de l'été 1940 que sortit le premier numéro d'ALL STAR COMICS, publié par la firme Superman - Detective Comics - Publications avec M.C. Gaines pour éditeur et Sheldon Mayer pour rédacteur (qui céda plus tard sa place à Whitney Ellsworth). Ce magazine, bimestriel, eut 57 numéros, le dernier étant daté de Février-Mars 1951. Sa disparition, comme celle de presque tous les strips de super-héros de l'époque, semble être due à la vogue soudaine des Horror Comics et des Jungle Comics dans les années cinquante.

Assez curieusement l'histoire de ce magazine ne commence qu'avec son numéro trois. En effet, les deux premiers ne comportaient que des histoires indépendantes de divers super-héros (comme on en trouvait alors un peu partout), mais le troisième vit la fondation du plus extraordinaire événement de toute la bande dessinée : la "Justice Society of America".

Voyons d'abord quels furent les membres de ce "Club des Super-Héros", la JSA. Du numéro trois au numéro huit on trouvait : Hawkman (Président des séances), le Spectre, Dr Fate, Green Lanter, Flash, Hourman, Atom et Sandman, auxquels se joignit - un peu malgré lui et malgré eux - Johnny Thunder au n° 6. Bat Man et Superman étant membres d'honneur, mais inactifs dès le départ. Le numéro huit voit le premier changement important, Hourman se retire, Flash et Green Lantern deviennent membres d'honneur, tandis que Starman et Dr Mid Nite font leur



A gauche, de bas en haut : Hawkman, Johnny Thunder, Sandman, Dr Mid Nite.
A droite, " : Le Spectre, Dr Fate, Atom, Starman.

entrée. Puis, au numéro 11, Wonder Woman est admise à son tour.

L'équipe resta alors stable jusqu'au numéro 21, elle est généralement considérée comme la meilleure de la JSA. Seuls quelques puristes, dont nous sommes, préfèrent l'affiche des tout premiers numéros. Cependant la guerre atteignait les Etats-Unis et amenait la réduction du nombre de pages des comic-books : de 64 pages ils passèrent à 60, puis à 52 et il y eut désormais trop de personnages dans la Justice Society. Dr Fate et Sandman furent sacrifiés puis, bientôt, le Spectre et Starman. Ils furent remplacés au numéro 24 par Mr. Terrific et Widcat (qui se substitua à Atom au numéro 27 pour une fois) puis - définitivement - par Flash et Green Lantern. L'équipe se stabilisa alors de nouveau.

Ce troisième groupe devait rester constant du n° 25 au 39, avec Hawkman (Président), Flash, Green Lantern, Wonder Woman, Atom, Dr Mid Nite et Johnny Thunder. Elle fut également très remarquable, mais souffrit toujours de l'absence du Spectre, probablement le plus extraordinaire personnage de la bande dessinée. Le dernier changement eut lieu avec le départ de Johnny Thunder remplacé, au n° 41, par la très charmante Black Canary, qui provenait d'ailleurs du strip même de Johnny où elle parut primitivement (FLASH COMICS n° 86) dessinée par le jeune Carmine Infantino. Il n'y eut plus aucun changement jusqu'au numéro 57 et dernier.

LES AUTEURS.

La "Justice Society" n'eut qu'un seul scénariste, Gardner F. Fox, auteur coté de science-fiction, qui travaille aujourd'hui encore pour les D.C. Publications. Par contre, elle eut de nombreux dessinateurs. En effet, pendant très longtemps, ses membres ne se rencontrèrent effectivement qu'au début et à la fin de chaque épisode. Au cours de ces meetings, Hawkman assignait à chaque personnage une tâche individuelle qu'il accomplissait toujours seul; chacun de ces chapitres durait six pages et montrait le héros en pleine action, ainsi il ne risquait pas d'être désavantagé par rapport à ses confrères ce qui eut mécontenté ses fans. De plus, il était alors dessiné, pendant ces six pages, par son artiste créateur, seules les réunions du début et de la fin étaient assurées par un dessinateur anonyme qui faisait tous les personnages (il s'agissait le plus souvent du titulaire d'un des héros présents; par exemple, au n° 4, Hibbard assure les meetings en plus de son héros Flash.)

Nous citerons seulement les principaux artistes qui s'y illustrèrent : Bernard Baily pour le Spectre et Hourman, Shelly pour Hawkman, Paul Reinmann pour Green Lantern, E.E. Hibbard pour Flash, Howard Sherman pour Dr Fate, Cliff Young pour Sandman, Stan Josephs pour le Dr Mid Nite et Johnny Thunder, et Jack Burnley pour Starman. Mais il y en eut d'autres et non des moindres tels Joe Kubert et Martin Naydel.

Les deux dernières années cependant, ce procédé fut abandonné car les idées avaient évolué et on admettait désormais que deux super-héros puissent combattre côte à côte. Aussi les derniers numéros furent-ils confiés à des dessinateurs uniques (dont l'excellent Lee Elias, créateur de Black Cat, pour le n° 50), et les personnages - obligatoirement limités à sept - n'eurent plus droit de se montrer seuls en vedette. C'est l'époque "moderne" de la JSA, et pas la meilleure...

LES PERSONNAGES.

La Justice Society réunissait les vedettes de MORE FUN COMICS (Le Spectre et Dr Fate), FLASH COMICS (Hawkman, Flash, Black Canary et Johnny Thunder), ALL AMERICAN (Green Lantern, Dr Mid Nite et Atom), ADVENTURE COMICS (Hourman, Sandman et Starman), SENSATION COMICS (Wonder Woman, Mr. Terrific).

Il serait fastidieux de décrire ici tous les pouvoirs des 15 super-héros qui furent membres de la JSA. Certains sont d'ailleurs trop connus pour avoir besoin d'être rappelés, tels la super-vitesse de Flash, la bague à pouvoirs de Green Lantern ou les ailes de Hawkman. Donnons juste quelques précisions pour les personnages moins connus.

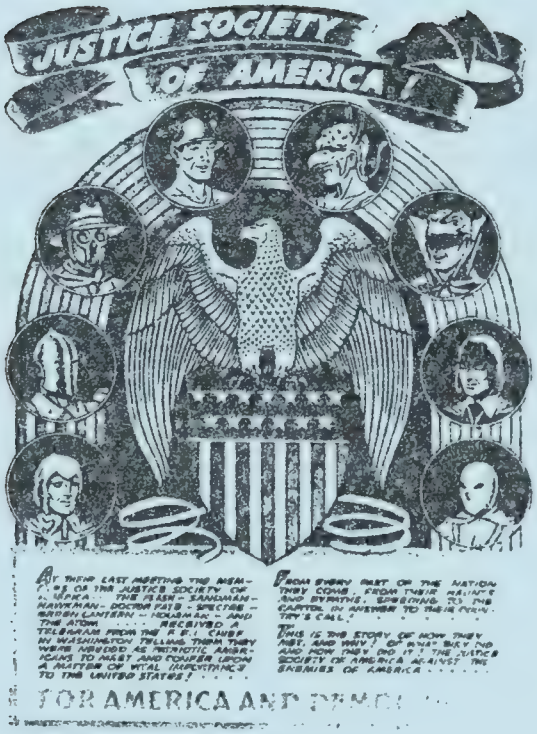
Hourman, par l'absorption d'une pilule "Miraclo", devenait super-puissant pendant une heure; mais il ne pouvait absorber une deuxième pilule qu'une heure après la fin de l'effet de la première. Le Dr Mid Nite était aveugle mais doué de vision nocturne, d'où ses fameuses "blackout bombs" qui plongeaient ses adversaires dans l'obscurité complète et, par là même, lui rendaient la vue. Le Dr Fate était un maître de la magie noire, dépositaire des secrets perdus de l'ancienne Egypte. La charmante Black Canary n'avait pas de super-pouvoirs, mais était une judoka très redoutable. Starman possédait un "cosmic rod", bâton chargé d'énergie cosmique qui lui servait d'arme et lui permettait de voler. Johnny Thunder pouvait appeler à l'aide son "Thunderbolt" (coup de foudre) en prononçant les mots magiques CEI U, dont la prononciation est identique à celle des mots anglais "Say you" et se retrouva sur la lune... dans la mélasse). Au début du strip, Johnny Thunder ignorait les pouvoirs magiques des sons CEI U et voyait parfois ses voeux exaucés sans comprendre ! Sandman, protégé par son masque, utilisait un pistolet à gaz. Quant au Spectre, il était assurément le plus super de tous, y compris Superman. A noter qu'il s'agissait également d'une création de Jerry Siegel. En effet, qui aurait pu anéantir le Spectre puisque celui-ci était déjà mort ? Il possédait tous les pouvoirs certes, mais surtout il en usait avec un grand sens du tragique et du grandiose.

LES AVENTURES.

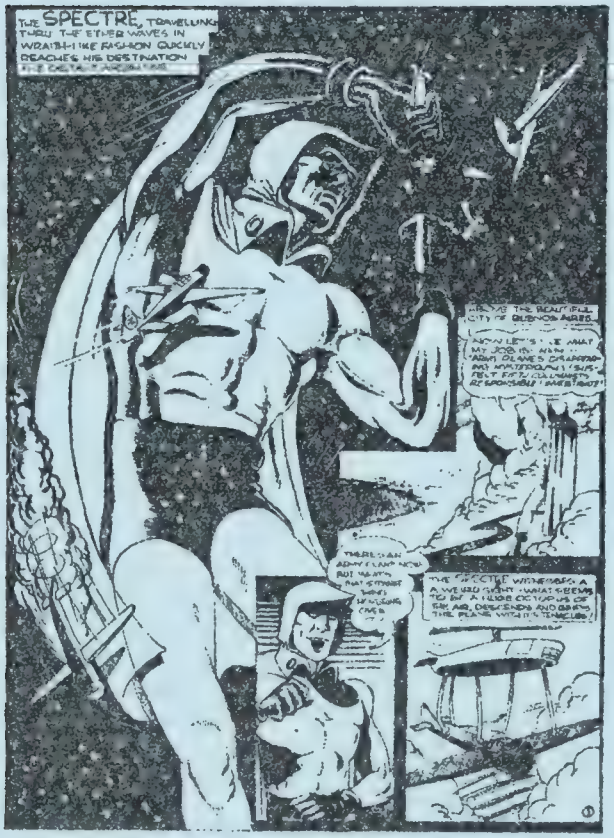
De façon générale, les scénarios de la JSA devaient répondre à un double impératif : l'adversaire devait pouvoir être subdivisé en autant de membres qu'elle comptait alors, et chacun d'eux devait pouvoir y exercer ses talents particuliers.

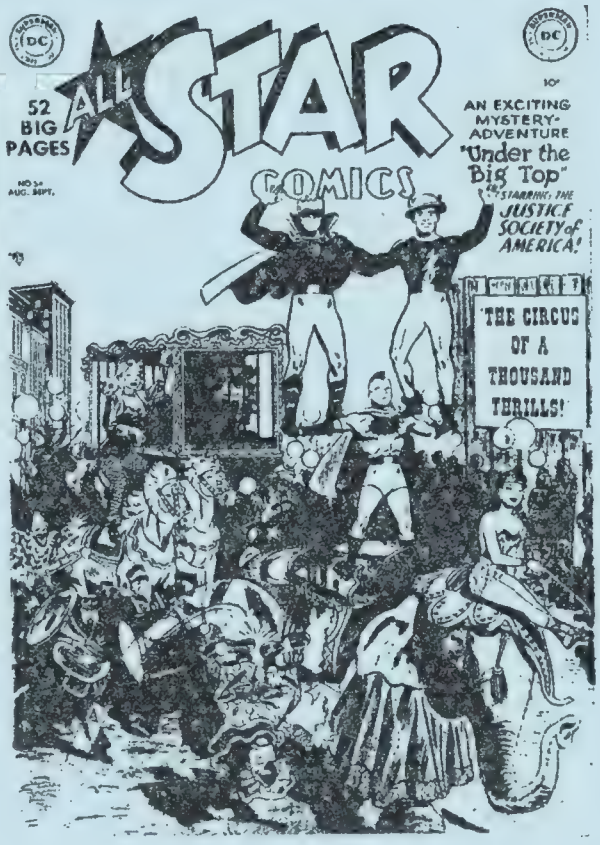
Nous croyons pouvoir diviser les aventures de la "Justice Society" en trois périodes, selon l'inspiration des histoires. Cette division est loin d'être stricte mais correspond seulement à une majorité de scénarios du même type dans une même période.

La guerre : Pratiquement tous les premiers ALL STAR jusque vers le n° 12 ont des thèmes en rapport avec la guerre mondiale qui se déroulait alors. Voici quelques titres d'épisodes : n° 4 "Pour l'Amérique et la Démocratie", n° 7 "La JSA réunit un million de dollars pour les Orphelins de Guerre", n° 9 "La JSA et les Espions d'Amérique du Sud", n° 11 "La JSA part en guerre au Japon". Il est certain que ces histoires ont aujourd'hui vieilli, mais restent néanmoins très supérieures aux autres strips de guerre qu'on pouvait lire à l'époque.


JUSTICE SOCIETY OF AMERICA

ALL STAR Comics
A FULL-LENGTH ADVENTURE:
JUSTICE SOCIETY of AMERICA BATTLES The GLOBE-BEING from SPACE!


THE SPECTRE, TRAVELLING THRU THE ETHER WAVES IN WRAITH-LIKE FASHION QUICKLY REACHES HIS DESTINATION


52 BIG PAGES
ALL STAR COMICS
AN EXCITING MYSTERY-ADVENTURE "Under the Big Top"
STARRING THE JUSTICE SOCIETY of AMERICA!
THE CIRCUS OF A THOUSAND THRILLS!

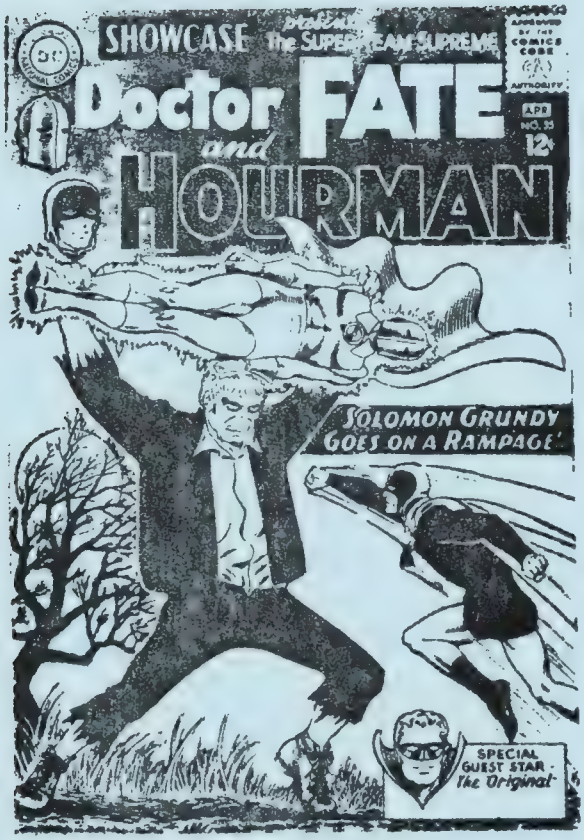
La Science-Fiction : La grande époque du 12 jusque vers le 35. Gardner Fox a pu y donner libre cours à ses talents d'écrivain de SF et a certainement écrit là quelques-uns des meilleurs scénarios de la bande dessinée. Il s'agit de véritable science-fiction et pas d'historiettes enfantines comme la lutte de Flash Gordon contre Ming ou Kang. Seuls les "Voyages dans les Planètes et dans l'Avenir", de Connie, "The Lost World" et "Futura" de PLANET COMICS et "Mandrake dans le Monde à X Dimensions" les égaleront. Voici quelques titres de cette période: n° 17 "La JSA et la Marée d'Esprit" (Brain Wave : à noter qu'un roman célèbre de Poul Anderson eut ce titre bien plus tard), n° 23 "Le Pillage du Psycho Pirate", n° 31 "L'Etre-Globe venu de l'Espace", n° 31 "La Revanche de Solomon Grundy" (l'être humain le plus monstrueusement inhumain depuis Frankenstein), n° 34 "La JSA combat le Sorcier". Inutile de préciser que toute collection de bande dessinée sérieuse se juge au nombre d'ALL STAR de cette période possédés.

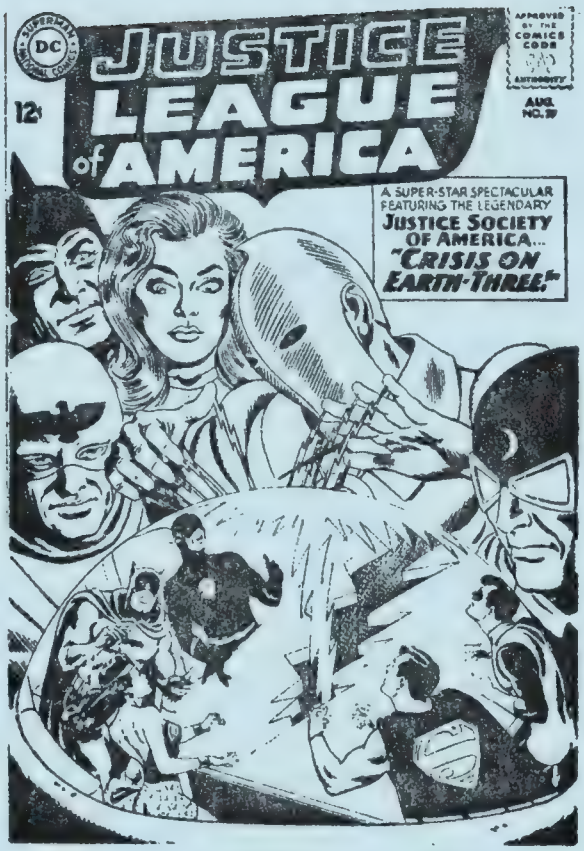
Les enquêtes policières : Commencent réellement avec le n° 37 "Injustice Society of America", et s'achèvent avec le dernier numéro "Le Cas des Détectives qui disparaissent !". Entre autres, on trouvait : "La plus grande vague de crimes de l'Histoire" (il s'agit du célèbre n° 38 encore appelé : "Numéro faire-part de la JSA", où tous ses membres étaient tués et où Black Canary, qui n'appartenait pas encore à l'équipe, parvint à les ramener à la vie grâce à une machine inventée par une amie de Wonder Woman, la baronne Paula qui expérimenta pour elle-même cette invention dans le n° 32 de SENSATION COMICS). N° 41 "Le Cas des Crimes Patriotiques", n° 50 "La Prophétie de Péril", et n° 54 "Le Cirque aux Mille Menaces". Quelques histoires de science-fiction s'y glissent encore, tel : "Le Revolver qui Tomba dans le Temps" (n° 53), mais ce n'est plus que l'exception.

CONCLUSION.

Nous ne tiendrons pas compte ici des derniers numéros où les membres de la "Justice Society" luttaient ensemble constamment, ils ne sont en rien représentatifs du comic-book qui fut et reste le plus beau, le plus achevé qu'on ait réalisé. Essayons de voir d'où provient cette suprématie. Elle tient essentiellement, croyons-nous, en deux qualités apparemment opposées : l'unité et la diversité.

Il y avait, à l'Age d'Or, d'autres magazines réunissant plusieurs héros prestigieux, par exemple: ALL WINNERS avec le Submariner, Captain America, Human Torch et le Whizzer; ou KING COMICS avec Mandrake, le Lone Ranger, Flash Gordon, le Fantôme, et Brick Bradford; ou WHIZ COMICS avec Captain Marvel (le Gros Fromage Rouge, en personne !), Ibis, Golden Arrow, etc... Mais - toujours - ces héros vivaient des aventures séparées. Ici, un même intérêt soutient tout le comic-book et, cependant, chaque épisode a son cachet tout à fait personnel puisque chaque personnage est dessiné par son créateur. Ainsi une même histoire pouvait-elle comporter des péripéties mystérieuses avec le Dr Fate, dynamiques avec Flash, fantastiques avec Green Lantern, gracieuses avec Black Canary, comiques avec Johnny Thunder, esthétiques avec Hawkman et poétiques avec le Spectre. C'est là la principale raison de la supériorité des ALL STAR, ceci joint à la qualité des récits et du dessin. En effet, à l'époque, les douze meilleurs dessinateurs étaient sans conteste : Jack Kirby, Chester Gould, Joe Kubert, Hal Foster, Shelly, Will Eisner, Alex Raymond, Bernard Baily, Phil Davis, Bob Kane, F. Godwin et Milton Caniff. Or trois d'entre eux collaboraient régulièrement à la JSA.


SHOWCASE
the SUPER-TEAM SUPREME
Doctor FATE and HOURMAN
SOLOMON GRUNDY GOES ON A RAMPAGE!
SPECIAL GUEST STAR - The Original


JUSTICE LEAGUE of AMERICA
A SUPER-STAR SPECTACULAR FEATURING THE LEGENDARY JUSTICE SOCIETY OF AMERICA... "CRISIS ON EARTH-THREE!"

BAT-MAN
presenta: FLASH
¡FLASH, AYUDAME!
¡TE AYUDARÉ!
¡TE AYUDARÉ!
EN ESTE NUMERO: "FLASH DE DOS MUNDOS" ¡UNA AVENTURA QUE LLEGARÁ A SER UNA HISTORIA CLÁSICA!

AT THAT MOMENT, DASHING IN THROUGH A BACK DOOR...
MERCIFUL MINERVA! YOU'VE DONE IT! YOU'VE REALLY DONE IT! YOU'VE KILLED THEM ALL! YOU'VE ONLY LEFT MY MOTHER--AND STEVE! WHAT ARE YOU GOING TO DO WITH US?
YOU'LL SOON SEE! ROSS ANDRU! MIKE ESPOSITO! GET TO WORK!
YES, MASTER!

Du point de vue éducatif, ce comic-book eut également un grand retentissement car il enseignait avant tout l'amitié et la fraternité. Jusqu'alors le super-héros -qu'il ait eu des super-pouvoirs comme Superman ou Mandrake, ou qu'il n'en ait pas réellement comme Flash Gordon ou Bat Man - était seul et au-dessus des hommes normaux. Mais ici le super-héros au contact de ses égaux s'humanise et se replonge dans la fraternité humaine. L'aspect aryen de Flash Gordon et de ses séides était désormais effacé.

LE "REVIVAL".

En 1955, après l'apparition du "Comic Code" - ou censure - les Horror et Jungle Comics disparurent... et le marasme régna ! On essaya un peu de tout, en vain. Les D.C. Publications décidèrent alors de relancer Flash, mais dans une version modernisée. Ce soin fut confié à l'un des rédacteurs de la maison, Robert Kanigher, qui donna le personnage au meilleur dessinateur de la nouvelle génération, Carmine Infantino (beaucoup disent le meilleur tout court). En septembre 1956, Flash fit sa première réapparition; elle ne fut pas concluante. Un autre essai eut lieu en 1957, deux en 1958 et c'est seulement en février 1959 que le personnage allait retrouver les faveurs du public. Des versions modernisées de Green Lantern, puis de Atom allaient bientôt suivre; et, en février 1960, la "Justice League of America", contrepartie moderne de la JSA, fit son apparition avec les membres suivants : Superman, Bat Man, Wonder Woman, Green Lantern, Flash, Aquaman et J'onn J'onzz. On annonçait le prochain retour de Hawkman et tout semblait indiquer le succès des nouvelles versions des vieux héros. Puis vint le coup de tonnerre !

Au mois de septembre 1961 parut le numéro 123 de THE FLASH. Sur la couverture on voyait un ouvrier menacé par une poutre tombant d'un échaffaudage et, sur la gauche, Flash qui se précipitait à son secours. Rien que de très normal donc, et pourtant cette couverture allait traumatiser des dizaines de milliers d'Américains adultes et les replonger au temps de leur enfance, au temps de l'Age d'Or, car sur la partie droite de la couverture, Jay Garrick - l'ancien Flash - se précipitait aussi au secours de l'ouvrier !! Et il ne s'agissait nullement d'une astuce publicitaire car dès la première page du magazine, on voyait les deux Flash en pleine altercation et l'ancien disait au nouveau : "Comment osez-vous prétendre être le Flash, Barry Allen, alors que moi - Jay Garrick - le suis depuis plus de vingt ans ?". Et le scénariste Gardner Fox (eh oui ! l'auteur de la JSA) expliquait cette coexistence par l'idée de science-fiction bien connue des mondes parallèles. Sur la Terre I (la nôtre) les héros de la JSA sont des êtres imaginaires issus de l'esprit de Gardner Fox, mais sur la Terre II,par contre, ils sont réels. Parfois des images d'une Terre passent à l'autre et ainsi Fox a-t-il vu en rêve les aventures réelles qu'il croyait imaginer. Or ce raisonnement est tenu par un Flash à l'autre, et Gardner Fox devient donc une partie de sa propre création. Il est en quelque sorte absorbé par le monde imaginaire qu'il a suscité. Mais arrêtons-nous, sinon nous finirions par nous rendre compte que seul le lecteur est en réalité imaginaire.

Ce numéro historique de Flash fut le début du "revival". Hawkman reparut alors, mais non modernisé, identique à ce qu'il était à l'Age d'Or sous le crayon de Shelly ou Joe Kubert. Et ce fut Kubert lui-même qui le recréa. Puis dans THE FLASH n° 137 (Juin 1963) le nouveau Flash visita à nouveau la Terre II, rencontra son alter-ego et... quelques membres de la "Justice Society", disparus depuis 12 ans : Dr Mid Nite, Atom, Green Lantern, Johnny Thunder, Hawkman, Flash, Black Canary et le Dr Mid Nite.

En 1965, sous l'influence des clubs d'amateurs (correspondant au CELEG), la tendance au revival s'accentuait. En mars, le Dr Fate et Hourman paraissaient en vedette du magazine "d'essai" SHOWCASE, où ils combattaient leur ancien adversaire Solomon Grundy aidés par le Green Lantern d'origine, puis le mois suivant un descendant du Psycho Pirate. En août, ce même magazine présentait Starman et Black Canary, auxquels Wildcat se joignait le mois suivant. Toujours en août le n° 37 de la JUSTICE LEAGUE présentait l'affiche suivante : Dr Fate, Atom, Flash, Green Lantern, Hawkman, Johnny Thunder, Mr. Terrific et... pas un seul membre de la Justice League ! Il en était de même le mois suivant pour la fin de l'aventure.

Ainsi donc, au début du mois de septembre 1965, tous les membres de la Justice Society étaient reparus (Sandman excepté), même Mr. Terrific et Wildcat qui n'y parurent qu'une ou deux fois; tous, sauf le plus grand : le Spectre.

D'autre part restait le problème de Wonder Woman, dont le strip durait sans interruption depuis 1942, mais qui peu à peu avait été très modernisée. Le dessin de Peter n'avait plus grand chose à voir avec la version actuelle de Ross Andru, que faire ? Eh bien, son actuel rédacteur en chef, Robert Kanigher (celui-là même qui relança Flash), vient de prendre des décisions aussi draconiennes que stupéfiantes. Dans le dernier numéro paru (WONDER WOMAN n° 158, novembre 1965) après la fin de l'histoire en cours, on voit tous les personnages du strip convoqués devant un homme qui se révèle être Kanigher lui-même ! Il leur annonce que tous ceux d'entre eux qui apparurent postérieurement à la création sont supprimés et, joignant le geste à la parole, il les jette dans un tiroir. Puis il ordonne à Ross Andru et Mike Esposito (l'encreur) de dessiner désormais Wonder Woman comme à l'Age d'Or (ils avaient d'ailleurs fait un essai dans ce sens deux mois auparavant). L'ultime image montre les trois personnages survivants avec leur aspect de 1942, saluer la foule des fans, tandis qu'à leurs côtés Kanigher lit une proclamation annonçant ce retour aux sources !

En ce même mois de novembre chaque magazine de la firme porte, caché discrètement dans les pages intérieures, ces simples mots : "Le Spectre arrive".

A quand le N° 58 de ALL STAR COMICS ?

Jacques SADOUL.

NOTA : Ces comic-books se trouvent parfois chez certains revendeurs professionnels aux Etats-Unis. Ils coûtent alors fort cher : de 10 à 70 dollars (5.000 à 35.000 anciens francs !). Les lecteurs qui pourraient être intéressés par l'adresse de ces revendeurs peuvent m'écrire à l'adresse de la revue FICTION, 96 rue de la Victoire, Paris (9e)

par claude beylie

les Chevaliers aux "ballons" flamboyants

A notre Assemblée Générale du 25 septembre 1965 étaient présents 88 membres et représentés 196.

Les rapports moral et financier ont été approuvés à l'unanimité, c'est-à-dire par 284 voix contre 0. La motion renouvelant la confiance au Président et lui donnant les pleins pouvoirs pour défendre l'Association devant la Justice et poursuivre ou introduire toutes instances a été adoptée par 283 voix contre 0 et 1 abstention. La liste des membres sortants du Conseil d'Administration a obtenu 73 voix sur 74 votants. (Seuls les membres associés ont le droit de participer à l'élection du Conseil d'Administration.

Le Théâtre Chaptal 347, où se tint cette année l'Assemblée Générale du C.E.L.E.G., évoque mille décors charmants : une église baroque en Pays Basque, un bordel privé de la Nouvelle Orléans, une boîte à chocolats pour milliardaire excentrique, un saloon de western revu par Courrèges, le baisodrome du major dans "Vercoquin et le Plancton". Jean-Baptiste Thierrée (membre du Club) et sa compagnie y jouaient chaque soir l'extraordinaire pièce de Beaumont et Fletcher : "Le Chevalier au Pilon Flamboyant". La mise en scène doit beaucoup à la bande dessinée. Sous quels plus heureux auspices notre digne Assemblée annuelle pouvait-elle se réunir ?

Dès neuf heures, les premiers phylactériens de choc se pressaient dans le hall du théâtre, celui-ci pour régulariser sa situation de cotisant retardataire, celui-là pour guigner avec envie la réédition des Pieds-Nickelés exhibée en bonne place, dont il fera l'acquisition tout à l'heure, quand l'atmosphère se sera un peu échauffée, cet autre pour tâcher de pallier sous forme de tractations "ad hominem" les lenteurs d'escargot de la Bourse d'Echanges, ce dernier seulement pour serrer quelques mains amies. Les officiels, comme de juste, sont en retard. Il est vrai, nous allons le voir, que ce ne sont pas les premiers venus...

CHI VA PIANO VA SANO.

Ils arriveront par petits groupes, qui flanqué de son fiston, qui traînant derrière lui une valise bourrée de documents, qui avec l'allure du plénipotentiaire en goguette, conscients néanmoins, les uns et les autres, de l'importance de leur mission culturelle. On les verra prendre place sur scène à tour de rôle, avec force congratulations et courbettes. Successivement, s'installeront autour du président : Miss Evelyne Sullerot, la dame au manteau et à la chevelure d'hermine; Signor Spada, complet gris clair et sourire en coin; le Président du Syndicat des Publications pour la Jeunesse, M. Chapelle, un nom prédestiné dans une discussion où l'on va beaucoup reprocher au Club sa tendance à la "déchapellisation"; M. Buffières, frais émoulu de sa faculté toulousaine et de ses remparts lyonnais; un autre Lyonnais, prénommé François (l'imbattable ?), pataphysicien breveté et rosetté de légion d'honneur; Gérald Gautier, secrétaire général d'Opera Mundi, représentant notre cher doyen Winkler, empêché; Luis Gasca, beau ténébreux espagnol, expert "en la pantilla", Bernard Trout, rasé de frais, méconnaissable; les deux Jean-Claude, Forest et Romer, se distinguant l'un par sa blonde moustache tombante, l'autre à ses lunettes

godardiennes; Bétaz, trésorier très affairé; enfin Van Keer, un Belge. Treize au total, si j'ai bien compté. Ce chiffre maléfique ne semble pas troubler outre mesure nos chevaliers du dessin flamboyant : il est vrai qu'un outsider (the last but not the least), Jean Adhémar, Conservateur en Chef du Cabinet des Estampes, les rejoindra un peu plus tard.

A 10 h.20 et des poussières, Francis Lacassin, notre grand phylactérissime, prend la parole pour dresser le rapport moral de l'Association. Le Club, dit-il en substance, se porte bien. Il compte à ce jour 589 membres à jour de leur cotisation (1), plus une vingtaine de cotisants "de coeur" à qui il va falloir tirer les oreilles pour les décider à desserrer les cordons de leur bourse (il ne nomme personne, suivez son regard) : ce qui n'est quand même pas mal, comparé aux 436 de l'an dernier; on fera mieux l'an prochain. "Chi va piano va sano", comme dirait Mandrake dans la réédition italienne du Club. Eh bien ! des rééditions, justement, parlons-en. Cinq en dix mois : les tomes II et I de Mandrake, Raoul et Gaston chez la Princesse Laure, Tarzan et les peuples flamboyants et maritimes, Le Baron Pirate incessamment; sans parler de quatre GIFF-WIFF contenant une ribambelle d'articles géniaux (2). De plus, le C.E.L.E.G. a "soutenu" officiellement, et efficacement, la réédition des "PIEDS-NICKELES" chez Azur, de "BARBARELLA" au Terrain Vague (qu'il n'a pu, toutefois, sauver des griffes de la Censure), et espère pour très bientôt patronner un "DICK TRACY" et un "STEVE CANYON" chez Delpire. Il y a eu Bordighera, les cocktails Lee Falk et Boudard, des interviews à la Télévision. De nouvelles sections se profilent à l'horizon : Yougoslavie, Suède, Mexique, Allemagne, etc... Bref, on ne roule pas sur l'or mais on se maintient, on fait des petits et, ce qui ne gâte rien, on est aux petits soins pour nous en haut lieu.

LE CHANT DE L'OISEAU.

Des questions fusent. Que devient la réédition Gordon ? Retardée, pour cause de Censure, toujours elle, la garce. Pourquoi n'avoir pas traduit Mandrake I ? Parce que ça coûte du temps et de l'argent, bonnes gens. Que devient la Bourse d'Echanges ? Elle vivote, merci. Y aura-t-il une réédition de "Futuropolis" ? Peut-être, mais ça n'urge pas (3). M. Lemaître fait ensuite sa petite intervention annuelle en faveur du lettrisme. On perçoit : "hypergraphie", "super-écriture"... Bon. Après quoi, une dame Tissier, universitaire distinguée, et néanmoins pleine d'humour (pourquoi serait-ce inconciliable ?), exhale sa nostalgie : le Club Futopia, c'était merveilleux, le C.B.D., avec son cortège d'exégètes en chambre, c'était déjà la pente savonneuse, mais le C.E.L.E.G., pour le coup, c'est l'encroûtement et l'académisme à brève échéance. Où sont les chapelles au clair de lune d'antan, puisqu'il paraît que la bande dessinée est le clair de lune de la réalité (dixit le président soi-même) ? A quoi ce dernier a beau jeu de rétorquer : qu'importe le flacon, qu'importe l'étiquette ! "Ce qui compte, ce n'est point la cage, mais l'oiseau qui chante". A condition de ne pas l'empailler. Certes : mais nous ne sommes pas des taxidermistes, nous sommes des voltigeurs. Sur cette belle envolée, on arrête le gazouillage. La nichée approuve à l'unanimité.

---

(1) Ce chiffre est passé à 623 au 15 novembre 1965.

(2) Ce n'est pas moi, on s'en doute, qui le contredirai sur ce point !

(3) Si je puis me permettre d'intervenir à retardement : ça ne vaut vraiment pas la peine de se lamenter. On a voulu faire passer Pellos pour le Hogarth du Vel'd'Hiv. Ce n'est qu'un Brantonne musclé et grimaçant.

La parole est au trésorier. De son minutieux rapport, retenons : que la balance dépenses-recettes est satisfaisante, mais non pas pour autant triomphale (moins de cent mille balles en banque à l'heure où je vous cause); que les frais généraux ont triplé; qu'un secrétariat permanent s'avèrerait indispensable, ne fût-ce que pour mettre le courrier à jour (on demande charmante phylactérienne capable d'abattre un travail fou en un rien de temps, et qui se contenterait pour tout salaire d'amour et de bulles fraîches); que les souscriptions se font vaille que vaille (un peu de nerf, que diable !); qu'on a des frais de procès; bref, que l'équilibre budgétaire du Club est paradoxalement en raison inverse de son succès. Comme qui dirait une crise de croissance. C'est biologiquement on ne peut plus normal et, tout compte fait, encourageant. Les contribuables expriment leur confiance unanime, en compatissant.

L'affaire du procès est ensuite brièvement évoquée. "Nous le gagnerons", déclare fermement le président, avec sa voix de bronze des grands jours. Est-il soutenu ? Bien sûr. A l'unanimité encore ? Non, il y a une abstentionniste, Mme Tissier, la revoilà : ce n'est point par méchanceté qu'elle se désolidarise, mais par fidélité au passé. Elle craint les risques de démagogie. A la suite de quoi le Conseil d'Administration est réélu (au scrutin secret, par les membres associés). Trout, Zucca, Sullerot, Dorémieux, Romer, Lob, Caen passent haut la main.

Petit entracte.

BALLONS DE PAPIER ET BALLONS DE ROUGE.

Du neuf et du constructif, à présent. Mme Sullerot vient nous rendre compte des travaux en cours et des projets (flamboyants) qui se mijotent au Cercle d'Etudes des Communications de Masses, filiale du C.N.R.S. Des commissions potassent là-bas jour et nuit (ou s'apprêtent à le faire) sur des questions telles que l'évolution des onomatopées dans les phylactères ("ballons" en langue populaire), leur symbolisme psychologique (phantasmes, flash-back, états d'âme émotionnels...), la morphologie des divers personnages de comics, les rapports entre la vie moderne et l'invasion du bruit dans les bandes récentes, les interférences avec le cinéma, le pop'art, la publicité, etc... Appel est lancé aux amateurs : il y a là un champ d'investigation considérable à défrîcher. Qu'on se le dise; et gageons que Prince Vaillant, s'il revenait en notre siècle, partirait d'un coeur joyeux, lui l'éternel errant, à la conquête de l'expression graphique, cette nouvelle Toison d'Or (Mme Sullerot figurant assez bien la gente Ilène). Chevaliers en herbe, n'hésitez plus, brandissez votre plume chantante en signe de ralliement. Je plaisante, mais que de pain sur la planche, en effet !

Quelques lièvres sont encore soulevés, tant sur scène qu'au parterre : un projet d'exposition à la Nationale (que M. Gauthier notamment appelle de ses voeux), encore la Censure Gordon (ne pourrait-on la tourner par le biais d'une édition à tirage restreint?), le coup de main, et de prestige, sérieux, que pourrait donner au Club un Pierre Sabbagh avec sa rubrique "Avis aux Amateurs" à la T.V., l'album "9ème Art" que nous doivent nos amis de "SPIROU" (bravo, les Belges!), la publication souhaitable des adresses de tous les membres du Club, sorte de "Who's Who" de la Bande Dessinée, etc...

Les derniers propos se perdent dans le brouhaha. C'est qu'un second cocktail Pieds-Nickelés (sauciflard, calendos, beaujolpif), organisé par la firme azuréenne et rehaussé par la présence du Maître Boudard, cloporteur de génie, nous attend dans le hall du

Théâtre Chaptal 347. Des ballons de papier, qui font les délices des sociologues, l'on passe ainsi à d'autres ballons, à la couleur rouge non moins flamboyante. On trinque. On batifole. On rit. Quelques obstinés échangeurs troquent âprement sous le manteau, entre deux libations.

Et puis, c'est le départ vers le Lutétia. Ne se retrouveront là-bas que les pontes, les pleins aux as, les esthètes raffinés, ou ceux qui guignent encore quelque bonne affaire (on chuchote qu'il y a un "TINTIN CHEZ LES SOVIETS" aux enchères). Rien à ajouter, sinon que le menu regorgeait de calembours, plus ou moins finauds : soufflé tante Pim, bombe brésilienne Drago, etc...

L'année prochaine, on sera 10.000, les caisses seront pleines et l'on soupera aux chandelles au Grand Véfour. Mme Tissier sera toujours des nôtres, pour regretter les troquets de l'époque héroïque et le bon vieux temps.

Claude BEYLIE.

P.S. - J'ai dû confondre, tout à l'heure, MM. Lob et Forest. Excuses. C'est le beaujolais Azur qui m'a, rétrospectivement, fourvoyé. De même, je me suis contenté d'évoquer, très allusivement, le sieur Forlani (et ses accessoires). Devenu grande vedette, il est fichu de se vexer. Mais quoi ! Après tout, il s'obstine à ne jamais me reconnaître moi-même. Je lui devais bien ce coup de mépris.

=¤=¤=¤=¤=¤=¤=¤=¤=¤=¤=¤=¤=¤=

- Le 13 septembre, les téléspectateurs ont eu la bonne surprise d'assister, pendant l'entr'acte d'un gala en faveur de l'enfance inadaptée, à la retransmission d'une séquence sur "Les Amis de l'Enfance". Il s'agissait d'une tribune de la série "Jugez vous-même", animée par Jacques Legris et réalisée par Antonia Calvin. Elle réunissait : le chanteur Guy Béart, Claude Santelli, producteur du "Théâtre de la Jeunesse" et de "Livre mon ami"; François Caradec, auteur de "I Primi Eroi", préfacier et biographe de Christophe; notre Président Francis Lacassin, et René Goscinny, Président de l'Association des Professionnels de la Bande Dessinée. Au cours de cet entretien vivant et sympathique, on évoqua "Le Voyage dans la Pièce de Monnaie", Bicot, Les Pieds Nickelés, Astérix et Lucky Luke, et même Jules Verne.

- Dans leur numéro de décembre 1965, les "Cahiers du Cinéma" publient une interview de Federico Fellini, recueillie à Rome par Michel Caen et Francis Lacassin. Dans cet entretien, notre ami Fellini s'explique sur les rapports qui existent entre son oeuvre et les bandes dessinées. Entre autres, il avoue avoir été le scénariste de la dernière aventure de Flash Gordon, lorsque Mussolini interdit l'entrée des planches originales en Italie.

- Le prochain numéro du "GIFF-WIFF" (n° 17 daté de Février 1966) est un numéro spécial imprimé de plus de 105 pages, et son tirage sera limité à 350 exemplaires. Il ne sera envoyé qu'aux seuls souscripteurs. Outre un épisode des aventures de Popeye en Démonie, qui occupera 80 pages, ce numéro contiendra des articles de J.C.Romer, F.Lacassin, C.Beylie et E.Sullerot consacrés à Popeye. Les prochains numéros "ordinaires" (servis automatiquement à tous les adhérents) paraîtront en Avril, Juin, Septembre et Décembre 1966.

M. Jean Chapelle, Président du Syndicat National des Publications Destinées à la Jeunesse, nous a aimablement communiqué ce document japonais datant de l'Epoque "MEIGI" (1850-1860). Il présente toutes les caractéristiques de la bande dessinée telle que nous la connaissons en Europe, mais seulement depuis 40 ans.

Dans ce domaine encore, l'Extrême-Orient nous a montré la voie, ou plutôt nous y a précédés.

ACTUALITES DES BANDES DESSINEES

SAROKA LA GEANTE

Sous ce titre, Eric Losfeld (Le Terrain Vague) fait paraître un nouvel album qui doit intéresser les membres du C.E.L.E.G. En effet, Jacques Carelman (auquel on doit déjà de magnifiques variations graphiques sur les fameux "Exercices de Style" de Raymond Queneau) s'est attaché à réaliser une bande dessinée faite uniquement de collages. Tentative périlleuse qu'il a réussi à mener à bien, en réalisant un ensemble absolument fascinant, témoin l'image reproduite ci-contre. Max Ernst et Jacques Prévert viennent de trouver un égal.

BUCK ROGERS AU XXVème SIECLE

Un amateur américain a eu la bonne idée de rééditer en 2 volumes les 196 premières bandes (parues en 1929) de cette B.D. de Science-Fiction injustement méconnue, dont les auteurs furent l'ex-lieutenant Dick Calkins et Philip Nowland. Coût de ces deux volumes : 10 dollars (environ 48 francs). On peut se procurer ces volumes en adressant, par mandat international, 10 dollars à :

Edwin Aprill 5272 W.Liberty Road - Ann-Arbor (Michigan) U.S.A.

Se recommander du C.E.L.E.G.

Cet éditeur annonce un troisième volume consacré à "SKY ROADS", une autre bande d'aviation de Dick Calkins.

VIE ET MORT DES BANDES DESSINEES

C'est le 25 octobre que notre Président Francis Lacassin a prononcé devant les membres de l'Association "Action Graphique" une conférence sur "La vie et la mort des Bandes Dessinées". Le public était composé de 350 personnes appartenant pour la plupart au milieu des arts graphiques et publicitaires qui eurent une véritable révélation quant à la richesse des bandes dessinées.

En dépit de la défectuosité de l'appareillage sonore de la salle, l'auditoire s'est montré très intéressé par la démonstration de Francis Lacassin (illustrée par la projection de 150 diapositives en couleurs), en particulier lorsqu'il a traité des rapports de la B.D. avec les arts graphiques et avec la publicité.

La plupart des thèmes de cette conférence ont été repris par F. Lacassin à l'intention des auditeurs du poste Radio Luxembourg sur l'antenne duquel il s'est exprimé six soirs de suite pendant 5 minutes, au cours de la semaine du 5 au 12 novembre.

LE RETOUR DE BICOT

Préfacé par Claude Santelli, Post-facé par Francis Lacassin, mis en page par Alain Tercinet, le premier volume des aventures de Bicot : "BICOT PRESIDENT DE CLUB" vient de paraître aux Editions Azur. Ce premier volume regroupe 4 albums parus chez Hachette de 1927 à 1930. Il contient encore un recueil de photographies "Bicot ou les Années Drôles" reconstituant le film de ce qui se passait pendant ce temps-là dans le monde des grandes personnes.

A l'occasion de la sortie du livre, l'éditeur Claude Offenstadt avait convié autour de Claude Santelli une centaine de personnalités parisiennes réunies en un déjeuner au cours duquel fut servi le fameux pot-au-feu de Dodin-Bouffant exécuté par le cuisinier-troubadour Sam à Pontchartrain.

De présentation encore plus soignée que "LES PIEDS NICKELES", cet ouvrage recueillera sans doute autant de succès : 14.000 exemplaires du Tome 1 de la Bande des "PIEDS NICKELES" ont été vendus du 1er Mai au 1er Novembre. Parmi ces 14.000 acheteurs : Jean-Paul Belmondo, qui dans le dernier film de Jean-Luc Godard, PIERROT LE FOU, ne cesse de se promener avec les Pieds Nickelés sous le bras, en lisant parfois des passages à voix haute.

MILLE VIOLONS POUR NARDA

La revue italienne LINUS, que notre ami Giovanni Gandini publie chaque mois à Milan, nous présente des sommaires de plus en plus passionnants. A celui de Novembre (n° 8) nous retrouvons bien sûr Pogo, Krazy Kat, Peanuts mais aussi deux excellentes études. L'une est consacrée par Bruno Cavallone au cartoonist James Thurber. La seconde, due à Vittorio Spinazzola (qui publiera dans notre prochain numéro une étude sur le monde de Charlie Brown), a pour titre "Les Mille violons de Narda". Elle est bien entendu consacrée à Mandrake.

L'auteur regrette, comme Francis Lacassin (dans sa préface au tome 1 de notre réédition de Mandrake : "Du temps que Mandrake n'avait pas peur de la magie" l'affaiblissement des pouvoirs du héros, phénomène qui, souligne-t-il, n'a pas épargné Guy l'Eclair, le Fantôme, Superman. Spinazzola cite également des propos du metteur en scène Duccio Tessari (auquel nous devons LES TITANS) qui laisse bien augurer du film qu'il va tirer des aventures de Mandrake.

Rappelons que la lecture de LINUS est indispensable à tous ceux qui connaissent tant soit peu l'Italien. Abonnement : 5.000 lires à adresser aux Edizioni FIGURE, Via Spiga 1, Milano.

LE RETOUR DE POPEYE

A compter du 6 janvier 1965, la Télévision Française diffusera une série de dessins animés consacrés aux aventures de Popeye. Nos lecteurs auront intérêt à consulter les programmes quelques jours avant cette date.

PRIX DU GIFF-WIFF

Ce prix, créé par le C.E.L.E.G. en 1963, est destiné à récompenser une oeuvre qui par son inspiration, sa technique ou sa forme, rend hommage à la cause des bandes dessinées. Le premier lauréat avait été Chris Marker pour son film LA JETEE.

Il a été attribué pour la deuxième fois le 25 octobre, à l'issue de la conférence prononcée par notre Président Francis Lacassin, à Pierre Kast pour LA BRULURE DE 1000 SOLEILS. Celui-ci a obtenu 5 voix sur 9 votants. Les 4 autres étant allées au SAPEUR CAMEMBER, film de T.V. de Pierre Boursaus. Le Jury a rendu hommage à cette dernière oeuvre en regrettant que les récriminations de quelques téléspectateurs au sens esthétique peu développé, aient amené la direction des programmes à reléguer l'émission de P. Boursaus en fin de soirée.

Le Jury était composé de : Evelyne Sullerot, Jean-Christophe Averty, René Goscinny, Jacques Siclier, Claude Santelli, François Le Lionnais, Francis Lacassin, Pierre Van Keer et Pierre Strinati.

==-==

Depuis le 20 septembre, la 1ère chaîne de T.V. diffuse, à raison de 5 minutes par soir, Le Sapeur Camember, feuilleton de Pierre Boursaus d'après la bande dessinée de Christophe.

Cette émission, qui a rencontré une certaine incompréhension tant auprès du public moyen que de la direction des programmes, a manqué (de peu) recevoir le prix du GIFF-WIFF.

Jacques Siclier nous donne un point de vue autorisé, car il est aussi familier des bandes dessinées que spécialiste de la T.V. On lui doit les dialogues du feuilleton JANIQUE AIMEE et plusieurs pièces télévisées. Siclier a rapidement acquis une véritable autorité grâce à la chronique quotidienne qu'il tient dans LE MONDE et où il défend la conception d'une Télévision culturelle et novatrice, dégagée de la banalité et de la vulgarité.

JACQUES SICLIER : LE SAPEUR CAMEMBER A LA TELEVISION

"La tentative de Pierre Boursaus, transposant LE SAPEUR CAMEMBER de Christophe à la Télévision, s'est soldée par un échec auprès du "grand public" et par un très petit succès auprès des amateurs "éclairés" de bandes dessinées. Pour le grand public, on comprend le malentendu. Il attendait un feuilleton, on lui a donné, tous les soirs, un petit sketch, des gags et des calembours au lieu d'une intrigue organisée. On ne lui a rien expliqué, on ne lui a pas laissé le temps de s'habituer.

Quant à ceux qui se disent les défenseurs de la bande dessinée considérée comme un des beaux arts, je proclame ici, et bien haut, qu'ils m'ont déçu. Faire la fine bouche sur l'absence de couleurs et les petites imperfections d'un procédé technique, reprocher à un pionnier de n'être pas encore un virtuose et couper les cheveux en quatre comme à Byzance, c'est, dans ce cas, de l'incompréhension et de la cuistrerie.

Qu'il soit permis ici à un modeste "spécialiste" de la Télévision de donner un avis positif sur le fonds même du problème, c'est-à-dire de la transposition. Pierre Boursaus n'a ni trahi Christophe, ni raté son coup. Il s'est servi des procédés de truquage électronique comme d'éléments d'un langage spécifique (celui de la T.V.), il a considéré le petit écran comme une page et inscrit des acteurs dans un univers à deux dimensions, comme s'ils étaient dessinés. Il a rendu, par une autre technique dont on sait bien qu'elle continuera de se perfectionner, un style graphique et construit ses sketches selon un mouvement interne qui donne à l'oeil l'impression de courir, comme à la lecture, d'une image à une autre.

Pour la première fois, la Télévision rendait à la bande dessinée un éclatant hommage. Il n'y avait là ni illustration ni reproduction

appliquée, mais recréation exacte de cette "littérature d'expression graphique" que Pierre Boursaus, à sa manière, a servi en admirateur passionné et en poète. On peut ne pas aimer l'oeuvre et l'humour de Christophe, mais c'est une autre question."

Jacques SICLIER.

JULES FEIFFER HISTORIEN

Les lecteurs de la revue PLAYBOY ont eu la surprise de rencontrer Superman, Batman, Captain Marvel et beaucoup d'autres, au fil des pages du nº d'octobre. L'excellent dessinateur Jules Feiffer, dans un article intitulé "The Great Comic-Book Heroes", présentait les principaux personnages de l'Age d'Or américain. Très bien documenté et luxueusement illustré, cet article n'était que le condensé d'un livre à paraître sous le même titre. Indispensable à tous ceux que cet aspect mal connu de la bande dessinée passionne !

UNE SUPERPRODUCTION UDERZO-GOSCINNY

14 litres d'encre de chine, 30 pinceaux, 62 crayons à mine grasse, 1 crayon à mine dure, etc... L'énumération des moyens gigantesques mis en oeuvre en vue de la réalisation de l'album "ASTERIX ET CLEOPATRE" serait trop longue à rapporter ici intégralement. En tout cas, le résultat est à la hauteur des ambitions, ce qui n'est pas souvent le cas dans les superproductions cinématographiques, qui ont inspiré la couverture du dernier-né Uderzo-Goscinny. Bientôt, les lecteurs du GIFF-WIFF pourront lire une étude consacrée à Asterix et ses amis, nos ancêtres...

BLAZING COMBAT

Sous ce titre vient de sortir aux U.S.A. une nouvelle revue de bandes dessinées. Dans le même format et selon la même formule que CREEPY (magazine et non comic-book, ce qui permet de contourner la censure...), elle est consacrée essentiellement à la guerre sous toutes ses formes. Mais l'originalité de la chose provient du fait qu'elle contient des histoires dont le moins que l'on puisse dire c'est qu'elles ne sont pas particulièrement militaristes... On se demande même si certaines pourraient paraître en France. L'équipe de cette revue est formée du scénariste de premier ordre Archie Goodwin et d'une pléiade de dessinateurs comptant parmi les meilleurs à l'heure actuelle : Frank Frazetta, John Severin, Joe Orlando, Angelo Torres, etc...

RENAISSANCE DE TARZAN

La firme Gold Key qui publiait depuis des années des comic-books consacrés à Tarzan, esquissés assez piètrement par Jesse Marsh, vient de faire un pas en avant. Un nouveau dessinateur, Russ Manning, a pris le personnage en main et se révèle extrêmement prometteur (il surpasse déjà John Celardo, titulaire des aventures publiées dans les journaux). De plus, les éditeurs ont réalisé que le meilleur scénariste de Tarzan était, tout compte fait, Edgar Rice Burroughs. L'adaptation de ses romans est faite par Gaylord Dubois. Le numéro marqué du mois de décembre contient "Tarzan of the Apes".

LE COBRA EST RESSUCITE !

Surprise pour les amateurs de Mandrake, Le Cobra revient. Disparu depuis HOP-LA !, il recommence à faire parler de lui, après 25 ans de silence. Les planches du Dimanche publiées à l'heure actuelle aux U.S.A., montrent le Roi de la Magie s'apprêtant à affronter de nouveau ce redoutable adversaire. Un grand merci à Lee Falk qui n'est pas resté insensible à certaines demandes formulées lors de sa venue à Paris.

BARBARELLA AUX U.S.A.

L'irrésistible exploratrice spatiale due à Jean-Claude Forest vient de traverser l'Atlantique. Les numéros 37 et 38 (Septembre et Novembre) de la revue EVERGREEN contiennent chacun un épisode et lui ont consacré leur couverture. Barbarella s'y trouve d'ailleurs en fort bonne compagnie puisqu'elle figure ainsi au sommaire d'une des meilleures revues littéraires des Etats-Unis. Excellente ambassadrice puisque belle et pacifique...

HUMOUR NOIR

Après Ambrose Bierce, Obaldia, Ionesco, Jacques Sternberg, nos amis Boileau et Narcejac viennent d'obtenir le Prix de l'Humour Noir Xavier Forneret pour leur roman "Et mon Tout est un Homme" (éditions Denoël). Nos sincères félicitations.

DEMAIN LES FEMMES

Sous ce titre, notre Vice-Présidente Evelyne Sullerot vient de publier aux Editions Laffont, un ouvrage consacré à l'évolution de la condition féminine, qui a reçu un excellent accueil auprès de la critique.

LA SCANDINAVIE REVE

D'après notre correspondant à Stockholm, Jean-Pierre Favreau, un petit journal de province danoise, L'HORSENS FOLKEBLAD, a vu son tirage passer de 8.000 à 22.000 exemplaires peu après avoir décidé de publier régulièrement des bandes dessinées (Le Fantôme, Rip Kirby, Beetle Bailey, Donald le Canard, Popeye, Blondie). Toujours au Danemark, le journal "B.T." semble être celui d'Europe qui accorde le plus de place aux bandes dessinées : 3 pages entières. Il y a des pays bénis...

LA PRESSE ET LE C.E.L.E.G.

Ces derniers mois, de nombreux journaux ont fait écho à nos activités. Citons parmi les quotidiens : LE MONDE, LE FIGARO, L'AURORE, L'EST REPUBLICAIN, LA LANTERNE (Bruxelles), LE DAUPHINE LIBERE ; parmi les hebdomadaires : TELE-DERNIERE, CANDIDE, LE NOUVEL OBSERVATEUR, BOOMERANG, PARISCOPE, CINEMONDE.

Nous remercions sincèrement ces journaux de la sympathie qu'ils portent à nos activités et prions les journalistes membres du C.E.L.E.G. de bien vouloir lui adresser un justificatif des articles et entrefilets qu'ils lui consacrent.

LES ANCETRES DE RAOUL, GASTON et TARZAN

Les Editions J.J. Pauvert viennent de lancer une collection de romans fantastiques appelée "Les Indes Noires" dans laquelle vient de paraître "She" (Elle), le roman de Rider Haggard qui vient d'inspirer le film LA DEESSE DE FEU, réalisé par Robert Day et interprété par Ursula Andress.

Dans sa préface à notre album "RAOUL ET GASTON AU ROYAUME DU PASSE", Alain Tercinet a montré combien dans cet épisode (et dans plusieurs autres) Lyman Young avait été influencé par la Reine Ayesha, l'héroïne de "She".

La réédition de "She" par J.J. Pauvert est accompagnée d'une préface de Francis Lacassin, "Rider Haggard ou le Juste en proie aux fantômes", qui rappelle l'influence de ce livre sur les bandes dessinées et démontre que celle-ci s'est exercée à travers les romans de Edgar Rice Burroughs. F.Lacassin cite deux scènes de "She" qu'on retrouve presque mot pour mot dans "Tarzan et l'Empire Perdu" et... "Le Conquérant de la planète Mars" !

Un livre à ne pas manquer. Prix 9,25 F. En vente dans toutes les librairies.

Directeur de Publication : Francis LACASSIN.- Tirage : POLYCOPIE MODERNE, 24 rue Mayet. PARIS 6e.- - DECEMBRE 1965 -